

extraits



archyves.net

YVES PAGÈS

LES FICTIONS  
DU POLITIQUE  
CHEZ  
L.-F. CÉLINE

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DES LETTRES

ÉDITIONS DU SEUIL  
27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>

YVES PAGÈS

Éditions du Seuil, Paris, 1990

LES FICTIONS  
DU POLITIQUE  
CHEZ  
L.-F. CÉLINE

ISBN 2-02-018404-4

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS

© ÉDITIONS DU SEUIL, FÉVRIER 1994

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Introduction

A Christophe Claro

A mes parents

Il y a eu un instant où je me suis senti un peu comme un étranger dans ce monde. Il y a eu un instant où j'ai voulu fuir, où j'ai voulu fuir le monde. Il y a eu un instant où j'ai voulu fuir le monde.

H. G. Wells, *Le monde à venir*, 1914.

Le monde est un crime, et on le fait. C'est un crime, et on le fait. C'est un crime, et on le fait.

Jean-Paul Sartre, *Le monde est un crime*, 1948.

Ce livre résulte d'un travail de recherche engagé sous la direction de Jean Godart, professeur à l'université Paris-VII ; j'aimerais l'en remercier. Il est le fruit de dix années de travail de terrain, de rencontres, de lectures, de nombreux échanges de vues avec des familles de textes de Céline, de nombreux échanges de vues avec des familles de textes de Céline. J'ai voulu faire un livre qui soit un peu comme un voyage, un voyage à travers le monde de Céline, un voyage à travers le monde de Céline.

Ce livre résulte d'un travail de recherche engagé sous la direction d'Henri Godard, professeur à l'université Paris-VII : j'aimerais l'en remercier ici, bien au-delà des formules convenues. Ma thèse de doctorat fut aussi le fruit de nombreux échanges de vues avec des familiers des textes de Céline : Jean Castiglia, André Derval, Jean-Paul Louis, Éric Mazet et Frédéric Monnier. Elle doit aussi beaucoup aux cours éclairants que Jean-Louis Houdebine a consacrés à son œuvre. Je suis, par ailleurs, reconnaissant à Christophe Claro, Patrick Gourvenec et Bernard Wallet d'avoir été les lecteurs minutieux et critiques des différents états de mon travail. En outre, j'exprime toute ma gratitude à Monique Cahen et à Michelle Perrot sans qui cet ouvrage n'aurait peut-être pas vu le jour. Je salue fraternellement Barnabé Perrotey (Robinson) et François Wastiaux (Bardamu) qui, en m'associant à leur expérience de mise en scène de *Voyage au bout de la nuit*, m'ont permis de confronter mon approche théorique avec une scénographie vivante et contemporaine. Enfin, je souhaiterais remercier Ariane Audouard, Albert Dichy, Michel Dixmier, Laurent Guilloteau, Françoise Lafarge, Jean Mary, Gilles Pagès, Jean Rièrre, et tous ceux qui ont apporté leur contribution amicale à ce travail apparemment solitaire.

## Introduction

Que le pirate montre son pavillon – le drapeau rouge avec la croix gammée dans un cercle blanc ! Mais qu'il ne se faufile pas comme un innocent voyageur à la recherche d'émotions toutes personnelles. Il veut frauder la douane. Il porte du poison dans son bagage.

H.-E. KAMINSKI, *Céline en chemise brune*, 1938.

Si l'anarchie est un crime, qu'on le fusille. Sinon qu'on lui foute une fois pour toutes la paix.

Jean PAULHAN, réponse à l'enquête sur le « procès Céline » parue dans *Le Libertaire* du 13 janvier 1950.

### 2. L'ANTIJUIF, L'APACHE ET L'ANARCHISTE : EXAMEN D'UNE SÉRIE CRIMINELLE (1899-1913)

« La Vigie avant de partir s'était construit un genre de fortin, avec tous ses lits, tables, chaises, lessiveuse... mais finalement ils l'auraient eu !... comme ils ont eu Bonnot, Liabeuf et le Fort Chabrol... », se rappelle Céline à la fin de *Nord*<sup>4</sup>. Ce bref souvenir, qui met confusément en rapport l'aura criminelle de trois trouble-fête de la Belle Époque, ne peut qu'attirer notre attention. En plaçant sur un même plan le coup monté tragi-comique de l'agita-

1. Le 28 novembre 1950, Céline écrit à Pierre Monnier : « Je voudrais bien recevoir, s'il vous plaît, très obligé, 'un anarchiste de la belle époque' : Alexandre Jacob, Édition Amyot-Dumont, est-ce possible ? » (Pierre Monnier, *Ferdinand furieux*, p. 158).

2. Alain Sergent, *Les Anarchistes*, scènes et portraits recueillis et présentés par Alain Sergent, Frédéric Chambriand Éditeur, 1951. Précisons que Céline a rencontré Alain Sergent, de son vrai nom André Mahé, durant les années 40.

3. *T et D1*, p. 119.

4. *N*, p. 358.

teur antisémite Jules Guérin, assiégé dans ses locaux de la rue Chabrol, le coup de force du cordonnier meurtrier d'un agent de police, Jean-Jacques Liabeuf, et les coups d'éclat sanglants des anarchistes-malfaiteurs de la « bande » de Jules Bonnot, Céline nous donne une des clefs symboliques de ses perpétuelles fluctuations politiques. En usant d'un curieux effet de série, il semble même justifier *a posteriori* la légende commode des extrêmes convergents. Mais, avant d'interpréter le sens de cette figure idéologique hybride, nous nous proposons de restituer le contexte sociopolitique de chacun des faits divers qui la composent<sup>1</sup>.

### 1. Le cas Guérin

Le 13 août 1899, Jules Guérin, disciple du défunt marquis de Morès, chef de la Ligue antisémite et directeur du journal *L'Antijuif*, refuse de se rendre à la police et s'enferme dans le local de son organisation, l'hôtel particulier du 54, rue de Chabrol, avec une poignée de militants du « Grand Occident de France ». Trente-neuf mandats d'arrêt viennent d'être lancés contre les Ligues patriotiques de Déroulède après l'agression à coups de canne du président Loubet à Longchamp. L'agitation nationaliste et xénophobe connaît un regain d'intensité éphémère alors qu'on juge en révision Dreyfus à Rennes. Drumont a échappé à la rafle. Le moment est venu pour le second couteau Guérin de se mettre sur le devant de la scène. Le siège va durer quarante jours. Badauds et sympathisants vont errer chaque jour, le dimanche surtout, aux alentours du quartier de la gare de l'Est et créer une sorte d'abcès de fixation politique spectaculaire. Le Fort-Chabrol, selon l'expression désormais consacrée, fait trois fois de suite la une du *Petit Journal*. Les policiers repoussent inlassablement la foule hors du périmètre interdit. Le 20 août, un millier de bouchers de La Villette, bastion de l'extrême droite populiste, sont venus soutenir Jules Guérin. Non loin de là, place de la République, Sébastien Faure, le directeur du *Libertaire*, a appelé à une contre-manifestation qui dégénère violemment : l'église Saint-Joseph est saccagée. Quelques coups de feu sont échangés entre policiers et assiégés le vendredi 25 août, le jour de la Saint-Louis. Le lendemain, un drapeau noir apparaît à la fenêtre de l'immeuble. La rumeur se répand : ce sont les anarchistes qui, passant par les égouts, ont pris la place des guérinistes. Il s'agit en fait d'une simple bannière de deuil. Le 19 septembre, Loubet gracie Dreyfus. La foule est lasse du feuilleton politique de l'été. La nuit du

1. A ce sujet, voir Yves Pagès, « L'antijuif, l'apache et l'anarchiste, examen d'une série criminelle », *Actes du Colloque international L.-F. Céline* (Londres, 1988), p. 181-207.

20 septembre, le préfet Lépine somme Guérin de se rendre s'il veut garder la vie sauve et éviter l'assaut. Il se rend sans condition. L'année suivante, il est jugé en Haute Cour et condamné à dix ans de prison avec bannissement. A travers lui, c'est aussi la Belle Époque qui fait son deuil des polémiques de l'affaire Dreyfus, un deuil bouffon et trouble à la fois. Libéré en 1905, Guérin publie son testament politique : *Les Trafiquants de l'antisémitisme, la Maison Drumont and Co*. Réglant ses comptes avec les figures de proue de l'agitation raciste et nationaliste, il va, dans ce brûlot tardif, jusqu'à accuser le directeur de *La Libre Parole* d'avoir été payé par les Juifs. Tombé depuis longtemps dans l'oubli, il meurt le 12 février 1910<sup>1</sup>.

Céline évoque Guérin dans *Nord* : « Parlant du Fort Chabrol, souvenir de mômes, j'ai vu ce siège... et la reddition... [...] je l'ai vu embarquer à Ablon, par les pontonniers du premier Génie, mort de sa belle mort, quai de l'écluse... pendant la grande inondation...<sup>2</sup> », mais aussi dans *Maudits Soupirs pour une autre fois* : « Le Fort Chabrol dans mon enfance... la rue barrée en face de l'église [...], c'était encore avec mon père après son bureau. Ils tiraillaient par la fenêtre, ils soutenaient un siège [...], je me souvenais bien du nom de leur chef : Guérin. Mon père en parlait souvent... et puis encore quelques années... Un dimanche d'hiver à Ablon en 1910, j'avais vu partir son cercueil en bachot [...]. C'était Guérin qui s'en allait... il était mort à La Vigie, sa villa contre la sablière...<sup>3</sup> »

### 2. Le cas Liabeuf

Jean-Jacques Liabeuf, dit « Le Bouif », né à Saint-Étienne le 11 janvier 1886, est ouvrier cordonnier. Victime du chômage, interdit de séjour en sa ville natale pour quelques délits mineurs, il monte à Paris et travaille dans des échoppes de cordonnier aux alentours des Halles. A cette époque, il s'amourache de Didine Cendrillon et fréquente la Grande Marcelle, deux filles de joie de la rue Saint-Martin, surveillées de près par deux agents des mœurs, Maugras et Vors. On dit même qu'ils en ont fait leurs protégées. Pour mieux égarer les soupçons qui pèsent sur eux, ils arrêtent Liabeuf, en juillet 1909, pour « vagabondage spécial », autrement dit proxénétisme. Liabeuf est condamné à

1. A ce sujet, voir Robert Le Texier, *Le Fol Été du Fort-Chabrol*; Gérard Guicheteau, *Histoire anecdotique de la Belle Époque*, p. 199-224; Zeev Sternhell, *La Droite révolutionnaire*, p. 125-148 et 220-243.

2. *N*, p. 358.

3. *Maudits Soupirs (MS)*, p. 211.

trois mois de prison et cinq ans d'interdiction de séjour dans la capitale. Il purge sa peine, tout en protestant de son innocence. A sa sortie, il reprend du service chez un cordonnier et décide en secret de préparer sa vengeance. Sur ses maigres économies, il achète un revolver 8 mm. Mais, surtout, il se confectionne quatre brassards en cuir hérissés de pointes de fer, deux pour les biceps, deux pour les avant-bras. Le 8 janvier 1910, ainsi accoutré, sa cuirasse cloutée cachée sous une large pèlerine noire, il se rend rue Aubry-le-Boucher où il croit pouvoir retrouver ses anciens dénonciateurs. Alertés, les policiers arrivent en nombre. L'agent Deray va pour le ceinturer, il s'empale aux brassards. Liabeuf lui assène huit coups de tranchet. Il blesse également l'agent Fournès à la gorge. Reste encore cinq policiers sur lesquels il fait aussitôt feu. Deray se relève, Liabeuf le « révolvérise », avant d'être à son tour terrassé d'un coup de sabre en pleine poitrine. Revenu à lui, il a ces mots : « Je regrette de ne pas avoir fait plus d'orphelins. » Jugé en mai 1910, Liabeuf n'a qu'un souci : prouver une fois encore qu'il n'a jamais été proxénète. Il est condamné à mort. L'affaire fait grand tapage. *La Guerre sociale*, hebdomadaire proche des syndicalistes révolutionnaires, engage une virulente campagne pour sa grâce. Son directeur, Gustave Hervé, paiera son soutien à Liabeuf d'un an de prison. L'exécution a finalement lieu le 1<sup>er</sup> juillet 1910, pendant la nuit, dans la cour de la Santé. Des cortèges convergent vers la prison, plusieurs dizaines de milliers de manifestants. Au cours des échauffourées, un agent de police est poignardé. C'est la dernière émeute populaire de l'avant-guerre<sup>1</sup>.

Avant de rapprocher le cas Liabeuf de ceux de Guérin et de Bonnot dans *Nord*, Céline l'évoque brièvement dans une réponse à Brasillach, en juin 1939 : « Êtes-vous plus costaud qu'un commissaire de Police ? nouveau Liabeuf...<sup>2</sup> »

### 3. Le cas Bonnot

Les aventures de la bande à Bonnot débutent en décembre 1911 par le meurtre d'un encaisseur, rue Ordener. Les agresseurs s'enfuient à bord d'une Delaunay-Belleville. S'ensuit une longue série de cambriolages et d'attaques de banque, puis le meurtre du policier Cabry place du Havre, et enfin l'assassinat de M. Jouin, le directeur de la Sûreté, forfaits ponctués toujours de vols de limousines du dernier cri. Le mythe des « ban-

1. A ce sujet, voir Gilbert Guilleminault et André Mahé, *L'Épopée de la révolte*, p. 165-180; \*\*\*, « Liabeuf », *Le Crapouillot*, n° 50 (« Erreurs judiciaires »), octobre 1960; Victor Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire*, p. 35-37; André Salmon, *Souvenirs sans fin (1908-1920)*, p. 277-291.

2. CC7, p. 57.

aits en auto » est né. Qui sont ces curieux hors-la-loi ? Jules Bonnot, mécanicien occasionnel et ancien chauffeur de Conan Doyle selon la légende, Callemin, dit « Raymond la science » pour son éclectique savoir livresque, André Soudy, jeune tuberculeux, Édouard Carouy, dit « l'homme à la carabine », Octave Garnier, apprenti boulanger, René Valet, serrurier malingre surnommé « Poil de carotte », etc. Tous – sauf Bonnot, issu du milieu libertaire lyonnais – ont fréquenté les communautés anarchistes belges avec le futur écrivain Victor Serge, puis se sont retrouvés à l'éphémère colonie de Romainville. Dans ces marges « illégalistes », on prône le vol – rebaptisé « reprise individuelle » –, l'union libre, le végétarisme, on y critique aussi le syndicalisme au nom d'un violent « antiouvriérisme ». Abandonnant les simples professions de foi théoriques, la plupart de ces autodidactes du stirmérisme passent à l'acte sous l'impulsion de Bonnot. Mais leur épopée sanglante ne sera que de courte durée. Sans cesse épiés et dénoncés par les mouchards du préfet Lépine, ils s'épuisent dans le cercle vicieux d'une cavale perpétuelle. Le dimanche 27 avril 1912, Jules Bonnot se réfugie dans le garage d'un mécanicien sympathisant, à Choisy-le-Roi. La police fouille les environs. Trois inspecteurs se présentent devant l'atelier, une fusillade éclate, l'un d'eux est blessé au ventre tandis que le garagiste Dubois est abattu. De nombreux renforts arrivent, ainsi qu'une compagnie de zouaves. Le siège va durer la journée entière. Bonnot, seul au premier étage de la maison, riposte. La foule des badauds dépasse la dizaine de mille selon les récits d'époque. Le commissaire décide de placer quelques bâtons d'explosif dans une charrette qu'on lance vers l'entrée de la bâtisse. On s'y reprend même à deux fois. Les agents s'avancent dans l'escalier, protégés par des matelas au cas où le forcené vivrait encore. Mais Bonnot s'est tiré une balle dans la tête. Moins d'un mois plus tard, le 14 mai, la scène se reproduit à Nogent-sur-Marne. Garnier et Valet sont assiégés dans un pavillon. La foule des curieux est immense. La police, voulant éviter toutes pertes dans ses rangs, décide de dynamiter l'ensemble de la bicoque. On retrouvera donc, sous les poutres et les plâtras, les cadavres déchiétés des fameux *outlaws*. Après ces deux actes de guerre, qui sonnent le glas de la pacifique Belle Époque, vient le temps du procès. Callemin, Soudy et Simentoff sont condamnés à mort et exécutés le 20 avril 1913<sup>1</sup>.

Céline évoque une première fois Bonnot dans *Mort à crédit* : « Y avait toujours au moins, comme ça, à la suite de bévues tragiques, presque quatre ou cinq meurtres par an [...] Faut dire aussi pour s'expliquer que c'était juste au moment des exploits de la bande à Bonnot, qu'ils terrorisaient depuis six mois la région [...] Le

1. A ce sujet, voir Victor Méric, *Les Bandits tragiques*; Victor Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire*, p. 7-52; Richard Parry, *The Bonnot Gang*.

possédant économe, l'épargnant méticuleux, tapi derrière ses persiennes passait la nuit aux aguets, les mains crispées sur son arme...<sup>1</sup> » On retrouve la trace de l'anarchiste-malfaiteur dans *Mea culpa* : « Vive Louis XIV ! Vive Fouquet ! Vive Gengis Khan ! Vive Bonnot ! la bande ! et tous autres...<sup>2</sup> » On le croise à nouveau dans une réponse à une enquête de la revue *Arts* de 1957 : « J'ai eu à lutter contre mon père parce que je voulais changer de classe [...] vous n'imaginez pas la sévérité absolue qui régnait dans les mœurs du petit peuple : 'on vole un œuf et puis un bœuf et on finit par assassiner sa mère', voilà ce que j'entendais tous les jours [...] Ravachol, Hervé, c'était des voyous, la bande à Bonnot aussi...<sup>3</sup> »

#### 4. Les faux-semblants de « l'anarchisme de droite »

En soumettant le chaos de sa mémoire, focalisée sur trois images d'Épinal de la Belle Époque, à un réagencement imaginaire très particulier, Céline nous dévoile un peu des faits divers de sa pensée politique. Précisons d'ailleurs que, au passage, il ajoute quelques détails paradoxaux à ce panoramique déjà si troublant. Ainsi, le rédacteur raciste de *L'Antijuif* devient-il, dans *Nord*, « l'anarcho-appointé Guérin », et ses compagnons du Fort Chabrol : « des anarchistes... ils soutenaient un siège... », dans *Maudits Soupirs*<sup>4</sup>. Qu'il s'agisse ici d'un brouillage volontaire ou d'un lapsus idéologique accessoire, le pêle-mêle des extrêmes induit par ce triptyque Guérin-Liabeuf-Bonnot semble conforter les analyses de Pascal Ory sur l'auteur de *Voyage*. Le cas Céline rentrerait bel et bien dans une catégorie politique préexistante, celle des « anarchistes de droite » qui sont « au fond bon chic bon genre », « petit-bourgeois », réactionnaires et « bonne soupe », qui se servent du « mythe romantique de l'artiste maudit » et de l'imagerie libertaire pour n'exprimer jamais que les lieux communs d'un conformisme droitier et revancharde<sup>5</sup>, qui se cachent, pourrait-on surenchéris,

1. *Mort à crédit* (MC), p. 964.

2. CC7, p. 32.

3. CCI, p. 170.

4. N, p. 359 ; MS, p. 211.

5. Pascal Ory, *L'Anarchisme de droite*, p. 229-235.

derrière les masques tragiques de Liabeuf et de Bonnot pour ne réhabiliter en fait qu'un antisémite à la triste figure, le très médiocre Jules Guérin.

Étiqueter Céline « anarchiste de droite » nous fait cependant demeurer au stade de la pure constatation : il y a dans l'œuvre de Céline des traits idéologiques à la fois libertaires et conservateurs. Ainsi, Pascal Ory, au lieu de chercher à comprendre cet imaginaire hybride, se contente de replacer cette équivoque irréductible au sein d'une pure et simple univocité extrême-droitière. Il traque une duplicité stratégique là où s'exprime une profonde ambiguïté, traversée de tentations antagoniques. Autrement dit, il dénie à l'écrivain le droit d'étendre au politique un des principes majeurs de toute création langagière : l'ambivalence. Pour revenir à notre trio des années 1900, on s'aperçoit que l'analyse de Pascal Ory ne permet pas de prendre en compte son aspect spécifiquement sériel. Il nous faut donc chercher ailleurs que dans le pis-aller conceptuel de « l'anarchiste de droite » ce qui permet à Céline de constituer cet agencement mémoriel *a priori* hétéroclite.

Guérin, Liabeuf, Bonnot, tous trois, entrés en rébellion pour des motifs distincts, ont agi semblablement : refusant de se rendre, supportant un siège armé et menant une lutte inégale, perdue d'avance. Disons qu'ils empruntent à deux archétypes voisins – celui du forcené et celui, pris au pied de la lettre, du *desperado* – qui permettent de faire le lien entre ces figures légendaires incarnant des convictions incompatibles. Or, il s'avère que ce lien – qui ne semble plus dépendre d'une essence idéologique sans pourtant se couper d'un imaginaire, encore politique, de la subversion radicale –, que cette épure tragique de l'assiégé dépeint au moment de sa capture mortelle est l'une des matrices fictionnelles les plus fécondes de l'œuvre de Céline, un de ses thèmes les plus récurrents. On ne peut entamer l'étude de ce mythe du forcené – et ce sera le ressort dramatique secret de ce livre – sans citer d'abord les très nombreuses situations romanesques qu'il engendre, sans mesurer la façon dont il ne cesse de se propager et de contaminer l'ensemble des récits céliniens.

Dans les bas-fonds londoniens de *Guignol's Band*, l'anarchiste Borokrom passe en revue les différentes facettes de notre trilogie. C'est d'abord ce portrait du « chimiste » bulgare en Liabeuf : « Toujours il planquait ses engins, des gros, des petits, des minuscules, des grenades et vraies bombes à ressort, jusque dans le fond de ses doublures...<sup>1</sup> » C'est ensuite l'épisode de la boutique de Van Claben où Boro – dont l'assonance avec Bonnot paraît flagrante – enferme Ferdinand dans la cave. « *Brrouuum!*... Un tonnerre qu'éclate dans le noir!... [...] Je suis écroulé sous les décombres... C'est lui qui a jeté le truc!<sup>2</sup> » : le narrateur devenu forcené. *Le Crapouillot* de 1938 évoque un autre fait divers ayant pu servir de modèle aux aventures londoniennes de « l'archange » libertaire : « Le 1<sup>er</sup> janvier 1911, à Londres, quelques cambrioleurs réfugiés dans une mansarde [de Sidney Street] mettaient en échec tout ce que la Police anglaise comptait de détectives et de 'Bobbies' ! Il fallait sept cents hommes et de l'artillerie pour en venir à bout. Sur le point d'être pris, les anarchistes incendièrent la maison et périrent dans les flammes. Seul, l'un d'eux, connu sous le nom de Pierrot-le-Peintre, arrivait à s'échapper<sup>3</sup>. » Ce siège tragique provoqua l'admiration de l'extrême gauche française. Le 14 janvier 1911, *La Guerre sociale* consacra même ses huit colonnes au « Fort Chabrol de Londres<sup>4</sup> », consacrant déjà un diptyque précélinien.

On trouvera dans *Mort à crédit* un autre épisode troublant, l'évo-

1. *Romans*, t. III, var., p. 1059.

2. *Guignol's Band I (GBI)*, p. 235.

3. Alexandre Croix, « La tragédie de Londres », *Le Crapouillot*, numéro spécial *L'Anarchie*, janvier 1938, p. 36. A ce sujet, voir aussi \*\*\*, « Le siège d'un repaire de terroristes à Londres », *Je sais tout*, 15 février 1911, p. 32.

4. Citons un extrait de l'article du « sans-patrie » Gustave Hervé : « Vous direz ce que vous voudrez, c'étaient tout de même de rudes lapins, que les deux cambrioleurs de Londres, contre qui il fallut mobiliser un bataillon de fusiliers et de l'artillerie. Oui, c'étaient des cambrioleurs. Eh ! ne faites pas les dégoûtés, les honnêtes gens. Vous honorez bien des individus qui exercent des professions moins glorieuses. Car il y a des professions infiniment plus dignes du mépris public que celle de cambrioleur » (Gustave Hervé, « Le Fort Chabrol de Londres », *La Guerre sociale*, 14 janvier 1911). Notons que le magazine *Je sais tout* avait déjà employé le terme de « Fort Chabrol » à propos d'une maison occupée par des « suffragettes » londoniennes (\*\*\*, « Un Fort Chabrol à Londres », *Je sais tout*, 15 août 1906, p. 76).

cation de l'oncle Arthur, « ravagé par les dettes [...] déménageant à la cloche de bois [...], arrimant son bazar sur une voiture avec un âne<sup>1</sup> », adoptant là les fameuses méthodes de Monsieur Cochon, le leader charismatique du Syndicat des locataires durant la Belle Époque. On notera à ce propos que cette idole des sans-logis fut aussi un forcené célèbre. Le 31 janvier 1912, il se barricada avec femme et enfants dans un appartement de la rue de Dantzig. Le siège dura trois jours de tapage et de scandale<sup>2</sup>. L'allusion est d'autant plus plausible que Ferdinand, dans le roman, croit « trouver [Arthur] ratatiné, repentant, tout à fait foireux, dans un recoin d'une caverne, traqué par trois cents gendarmes... et grignotant des rats confits<sup>3</sup> » : l'oncle en forcené toujours. L'écrivain précise alors comment de tels délires lui sont venus à l'esprit : « ...ça se passait ça dans *Les Belles Images* pour les forçats évadés. » S'agit-il de la mutinerie de 1894 des anarchistes en partance pour le bain dont nous trouvons trace dans *Le Crapouillot* consacré à *L'Anarchie* ou de sa version romancée dans le premier tome – *Les Cages flottantes* – de la saga des *Chéri-Bibi* de Gaston Leroux ? Les pistes sont multiples.

On a déjà cité le portrait de Le Vigan barricadé dans sa cuisine. Il faudrait y ajouter, dans *Maudits Soupirs*, celui de Ralph Soupault et de Gen Paul, pour parachever la métamorphose de notre triade : La Vigue-Soupault-Jules, une autre série réactualisée de forcenés. C'est d'abord Soupault, qui compte « faire face » aux Alliés en se bardant le corps de « grenades anglaises », changé en « baril » de poudre tel un Liabeuf moderne, qui compte aussi s'enfermer « dans sa cave qui sera sa dernière casemate » puisqu'il fera « sauter la turne, s'il vient du renfort<sup>4</sup> ». Avec le peintre Gen Paul, dit « Jules » – comme Guérin ou Bonnot –, cloîtré en compagnie de Céline dans son atelier, la transposition se poursuit selon une mise en scène similaire : « ...on est cerné dans le local », s'écrie l'auteur. La foule lyncheuse les attend dehors. « Ils me crachent à travers la grille...

1. *MC*, p. 610.

2. A ce sujet, voir André Salmon, *Souvenirs sans fin (1908-1920)*, p. 82-83 ; Casimir Lecomte, « *Les Mémoires de Cochon ou le Raffut de Saint-Polycarpe* », *L'Humanité*, 19, 20 et 21 novembre 1935.

3. *MC*, p. 611.

4. *MS*, p. 210-211.

plein de glaviots qu'ils giclent. » Céline tente une ultime sortie, protégé par la petite voiture du peintre cul-de-jatte : « Je l'harnache bien, qu'on soye en capiton de partout, des épaules, du tronc... je le barde... il est bardé<sup>1</sup>. »

On citera encore *Normance* pour sa scénographie entière : le siège aérien de l'immeuble de l'auteur, rue Girardon. Les assauts du repaire de Bonnot ou de celui de Guérin trouvent ici leur réplique au centuple. On pense évidemment au caractère stratégique de la Butte Montmartre pendant la Commune de 1871. Il y a du communard chez nos trois forcenés. Dans *Féerie pour une autre fois*, cette présence fantomatique se précise : « ...disloquées les persiennes... de la maison de Jules depuis la Commune... pas que ses persiennes!... toute sa guitoune!... tout branlait... et le Maquis derrière... ils en parlaient depuis la Commune<sup>2</sup>. » Tout est prêt pour l'éternel retour des « pétroleuses » : « Ils faisaient sauter le quart de la Butte ! Tout était préparé sous-sol ! en taupes les vengeurs ! barils ! plastic !<sup>3</sup> » Ce second siège imaginaire de Montmartre remet notre triptyque d'assiégés dans un contexte macro-historique précis, celui de la gestation sanglante et tragique du mouvement libertaire français.

D'autres épisodes de fiction font écho à notre série : la réclusion volontaire, dans *Voyage*, de la mère Henrouille qui « avait la certitude que, si elle ouvrait sa porte, les forces hostiles déferleraient sur elle<sup>4</sup> », puis, dans *Mort à crédit*, la mise à sac du local de Courtial des Pereires par la foule des inventeurs déçus, les salves de revolver du père de Ferdinand barricadé dans la cave, le progressif isolement du Phalanstère agricole bientôt assiégé par les paysans excédés, puis, dans *D'un château l'autre*, le siège de Siegmaringen, dernier « Fort Chabrol » du pétainisme moribond, et enfin, au début de *Rigodon*, l'extraordinaire autoportrait de l'auteur en forcené de Meudon, assailli de coups de téléphone et d'interviews.

1. MS, p. 274 et 277.

2. *Féerie pour une autre fois I (FI)*, p. 209.

3. FI, p. 73.

4. *Voyage au bout de la nuit (V)*, p. 253-254.

Si la triade Guérin-Liabeuf-Bonnot et tous les cas de fictions céliniennes qui s'y rapportent expriment une synthèse spécifique, ce n'est pas celle de l'anarchiste de droite, mais celle du forcené type, de l'assiégé permanent qui réinterprète les catégories sociales, culturelles, historiques et politiques selon un point de vue original. Socialement, le triptyque célinien opère une première distinction. L'agitateur Guérin s'adresse surtout à un public de petits commerçants et de boutiquiers ; Liabeuf prolonge l'image d'Épinal de l'artisanat des faubourgs ; Bonnot et sa bande incarnent le désarroi d'une mouvance dite « sous-prolétarienne » : trimardeurs, réfugiés, sans-travail, etc. Ce qui unit cet agrégat disparate, c'est, à des degrés divers, un mouvement commun de repli, à rebours des redivisions modernes du travail, un processus de déclassification. Le forcené, dans sa réclusion volontaire, crée un espace tiers à l'antagonisme bourgeois/ouvrier, un entre-deux défini par désidentification sociale. Liabeuf en est le symbole ultime. Rejeté par la tendance majoritaire du prolétariat syndiqué<sup>1</sup>, condamné par la bourgeoisie terrorisée, il s'exclut du rapport normal de « lutte des classes », à l'aide d'un pur savoir-faire désuet. Son meurtre, à coups de tranchet et de brassards cloutés, porte aux nues l'artisan dans le mouvement même de sa disparition.

Culturellement, ce qui fait le lien entre Guérin, l'idole des bou-chers de La Villette, Liabeuf, l'apprenti cordonnier du Sébaste, fréquentant les consœurs de « Casque d'or », et les « illégalistes » de la bande à Bonnot n'ayant eu accès au savoir livresque que par des brochures de vulgarisation militante et des plaintes argotiques, ce sont les résidus d'une culture d'autodidacte.

Historiquement, ce qui fait l'unité de ce trio, composé d'un seigneur de guerre néo-féodal se retirant dans son semblant de château fort<sup>2</sup>, d'une sorte de Roland moderne au harnachement plus

1. « La presse réactionnaire tente de faire accroire que l'apache Liabeuf a trouvé dans la classe ouvrière organisée des approbateurs de son acte » (\*\*\*, *L'Humanité*, 17 janvier 1910).

2. Élie Faure, dans une lettre à sa femme du 14 août 1899, écrit : « Nous sommes allés hier soir voir la maison des assiégés, il faut avouer que ce Guérin est une escarpe d'assez haute allure. Hier, se passait dans un coin de Paris une scène renouvelée des querelles des Armagnacs et des Bourguignons. Le Paris



archaïque que jamais et d'un bandit de grands chemins ressuscitant la geste ancienne de Cartouche et de Mandrin, c'est l'étrange remise au jour de faits d'armes séculaires, c'est la réfutation d'une conception progressiste du monde à partir de mythes immémoriaux de la révolte, c'est une vision involutive fondée sur des exceptions légendaires à la marche forcée de l'Histoire.

Idéologiquement enfin, le triptyque célinien associe moins ses extrêmes divergents au sein d'un engagement anarcho-droitier fusionnel qu'il n'illustre des processus de dés-engagement parallèles. La dynamique qui anime Bonnot n'est pas simplement minoritaire, au sens où, en tant qu'anarchiste, il s'opposerait au fait social dominant et s'accommoderait d'une réputation libertaire. Il s'agit au contraire d'une chaîne complexe de minorisation de toute identité politique. La révolte de Bonnot est prise dans un phénomène de surenchère extrémiste : en tant qu'individualiste, il est dénoncé par nombre d'anarchistes comme « agent provocateur » ; en tant qu'illégaliste, il se marginalise encore au sein de la mouvance néo-stirnérienne ; passant de l'action directe symbolique au meurtre gratuit, il crée un ultime clivage parmi ses compagnons de lutte les plus proches. Il s'engage dans un procès d'atomisation groupusculaire, dans une série de dissociations politiques, dont il est devenu le seul noyau indivisible, le forcené irréductible. Guérin a suivi un cheminement à peu près similaire. Successivement entré en dissidence avec Drumont, puis avec le marquis de Morès – on le surnomma d'ailleurs « matamorès » – puis avec Déroulède et ses ligues patriotiques, il apparaît, en 1899, comme un « chef de bande » esseulé. En s'enfermant dans son Fort Chabrol, il se retranche un peu plus des stratégies de pouvoir propres à sa famille politique et découpe une nouvelle fraction de l'ultranationalisme raciste. Accusant dans son dernier brûlot ses anciens compagnons d'être payés par les Juifs, il se condamne à n'être que le dernier atome de cette sous-fraction. Ainsi, ce n'est qu'au terme de ce

d'Étienne Marcel presque au xx<sup>e</sup> siècle. » (Élie Faure, *Œuvres complètes*, t. III, p. 962). Paul Morand propose une autre comparaison, qu'il prête à Anatole France : « Cela nous ramène aux mœurs de la Ligue » (Paul Morand, 1900, p. 40).

mouvement de sur-marginalisation que Guérin et Bonnot peuvent faire série, non parce que leurs extrémismes convergent, mais parce qu'ils sont tous deux les résidus d'une semblable *dynamique du retranchement perpétuel*, dynamique qu'ils ont petit à petit passée à la limite, se privant d'une identité politique assignable pour un hors-champ de la propagande par le « fait » individuel.

Si la figure du forcené radical, portée aux nues par Céline, mène en fin de compte à un au-delà des catégories préexistantes du Politique, on doit cependant prêter attention à ce fait : elle fut l'obsession majeure de la mouvance anarchiste-individualiste durant la Belle Époque. On trouvera dans les journaux et ouvrages de cette tendance restreinte de très nombreux récits de faits divers mettant en scène ces coups d'éclat allégoriques<sup>1</sup>. L'image de l'homme barricadé ayant pris la place de l'ancien leitmotiv du peuple retranché derrière ses barricades, la gloire de l'assiégé solitaire servit aux agitateurs poststirnériens des années 1900 à la fois d'emblème esthétique, d'illustration théorique exemplaire et de rite d'initiation à la rébellion. C'est à partir de cette parenté naturelle, d'essence plus mythologique qu'idéologique, que nous allons relire l'ensemble de l'œuvre célinienne. Chaque étape de cette relecture se fera en deux temps. Nous commencerons toujours par étudier les éléments propres à la quête d'une extériorité absolue chez le forcené, hors des chemins balisés du Savoir, hors des évolutions

1. A ce sujet, voir le récit du coup d'éclat de M. Roy : « La résistance de Roy deviendra légendaire. Pendant longtemps on parlera de ce forcené qui, seul, s'insurgea contre la société. Roy avait été de longues années durant un des défenseurs de l'ordre établi, il était garde-chasse. Mais, lorsqu'il perdit sa place, il devint un déclassé et un révolté. Huit cents hommes furent mobilisés, pour barrer les routes et faire le vide autour de son 'fort Chabrol' » (\*\*\*, « Le Fort d'Usseau », *La Vie illustrée*, 19 mai 1905). L'anarchiste-individualiste Albert Libertad consacra à ce forcené apolitique, mais symbolique, un de ses articles les plus virulents : « Deux cent trente pétards portant cent grammes de mélinite sont placés [...] c'est une lueur intense qui enflamme l'horizon, une épaisse fumée et c'est la clique qui vocifère, qui hurle [...] ». Et l'homme meurt peut-être dans les débris fumants de la bicoque ; les défenseurs de l'ordre attendent » (Albert Libertad, « L'Homme et la foule », *l'anarchie*, 18 mai 1905 ; *Le Culte de la charogne*, p. 83).

nécessaires du Progrès, hors des antagonismes figés du Social. En second lieu, une fois exposés ces processus de dissociation perpétuelle, nous mettrons en relief les utopies secrètes propres à ces *politiques du pire*. Il s'agira, en quelque sorte, de redéfinir le point de vue irréductible qu'adopte le forcené, de recomposer l'éthique sous-jacente de celui qui s'est infiniment subdivisé, de retrouver les valeurs primitives de celui qui s'est définitivement dévalorisé. On verra peut-être alors que ce point de vue individualiste, dont Céline a réactualisé la forme, n'est pas purement égotiste, narcissique ou nihiliste, qu'il cache en lui une réserve d'énergie vivante et créatrice, celle de l'autodidacte ou du pédagogue fouriériste, celle du médecin de tous les incurables, tant estropiés de guerre que soldats du travail et, enfin, celle du déserteur, de l'insoumis ou de l'auto-mutilé de tous les fronts sociaux et militaires.

CHAPITRE I

Les passages obligés  
du savoir

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉCRIVAIN « AUTHENTIQUE »,  
L'AUTODIDACTE  
ET LE PHALANSTÉRIEN

Trois « écoles buissonnières »  
de l'anti-intellectualisme célinien

André COLLOMBE, *À nous deux Paris!*, 1974.

A l'éducation du dimanche qui fait des fanatiques, nous opposons l'enseignement qui crée la vie. [...] Aux programmes, involontaire d'initiative, qui sont des petits courts qui embarrassent le rythme de l'enfant, nous préférons le libre allélu qui brise les cadres et favorise la féconde mouvance de la vie.

Emile JAQUES, *L'École, enseignement de caserne et de sécularité*, 1908.

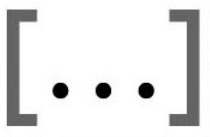
J'ai eu de tout temps l'amour du mensure.

Jules VALÈS, « Les confessions d'un Salomonien », *Le Figaro*, 24 juillet 1864.

LA QUESTION DE « L'AUTHENTICITÉ »

1. De l'œuvre vécue à l'impératif catégorique prolétarien

Le discours de Céline sur son œuvre n'a cessé d'être parasité par un perpétuel retour aux sources du vécu. Dès la sortie de *Voyage*, on voit se développer, d'une interview l'autre, les prémisses d'un



## Les voies détournées du savoir

A force d'y penser, d'en causer avec des copains, je me suis dit : « Pourquoi pas moi ? Si l'instruction est un peu de sortie, y'a du bon sens dans ma caboche ! »...

Émile POUGET, *Almanach du Père Peinard*, 1894.

Quelles raisons ? Chacun les siennes. L'isolé se gardera de prêcher une règle commune. Le réfractaire ne fait pas la place pour une doctrine. Pense toi-même ! Quel est ton cas ? Ton âge ? Ton désir ? Ta force ? [...] Préfères-tu, toujours disciple, le rêve des sociologues ? [...] Ou bien te sens-tu d'aplomb ? veux-tu donc vivre ? es-tu prêt ? Alors n'attends plus personne, marche à ta haine, à tes joies – aux joies de franchises totales, des risques et de la fierté.

Zo d'AXA, *En Dehors*, 1900.

### 2. L'AUTODIDACTE ET L'INTELLECTUEL

#### 1. Contre les « chieurs d'encre »

Quel rôle joue l'autodidaxie dans la diatribe anti-intellectualiste célinienne ? Autrement dit, sous quelles formes et jusqu'à quel point les savoirs hétérodoxes de l'autodidacte entrent-ils en conflit avec la figure honnie de l'Intellectuel ? Laissons d'abord la parole aux artisans, vagabonds et bâtards déjà cités. Pour le « journaloux » du *Père Peinard*, l'intellectuel ne saurait être autre chose qu'une « racaille de philosopheur » sinon un « chieur d'encre ». « Je ne parle pas », précise-t-il, « des chouettes copains qui nous donnent de riches coups de main de temps à autre, sacrés joueurs de flûtes, mais des jeunes cochons pourris d'orgueil, bons tout au plus à faire

1. Pour prendre la mesure de l'inventivité singulière des argots de Pouget, de Stéphane et de Rictus, et de leur dynamique stylistique précélinienne, voir les *Glossaires* placés en Annexes.

des motifs de pendule<sup>1</sup>... » Zo d'Axa, lui, après la publication de *De Mazas à Jérusalem* en 1895, se voit promis par Clemenceau et d'autres à une carrière étincelante, mais le trimardeur préfère repartir sur la route et préserver son dandysme apatride de toute tentation académique. Si, selon Céline, « les Goncourt qui étaient anarchistes » sont devenus de « vieilles femelles conservatrices<sup>2</sup> », Zo d'Axa, en autodidacte jamais repent, a choisi de ne plus rien publier pour échapper à ce destin obligé. Darien rapporte à ce propos une anecdote exemplaire : « Ces soi-disant sociologues, philosophes, psychologues, hommes de sciences, de lettres... rongés de passions basses, plaqués de toutes les lèpres de l'ignorance, ces chiens de garde de l'imbécillité dogmatique, jappent. Cette vermine devra disparaître. Nous avons entrepris autrefois, d'Axa et moi, de délivrer le monde de quelques-uns de ces purulents crétiens. Nous les invitions à des repas homicides où un savant mélange [...] déposait dans leurs estomacs déjà pourris le germe d'une mort toujours trop lente<sup>3</sup>. » Le cas Darien a d'autres facettes. Déçu par le peu de succès de ses livres, l'auteur de *Biribi* déplace le front de ses attaques et retourne sa vindicte contre l'éditeur, clef de voûte de l'édifice littéraire. Soixante ans avant que Céline ne fasse de Gallimard le bouc émissaire grotesque des *Entretiens avec le professeur Y*, Darien brosse, dans *Les Pharisiens*, le portrait de son éditeur Savine sous les traits d'un « Rapine » semblablement sénile et avaricieux : « J'ai été spolié, moi pauvre, par un individu riche. Il me calomnie – c'est son métier – et je l'emmerde – c'est mon droit<sup>4</sup>. » Mieux, si la correspondance orageuse de Céline avec Denoël fait date – « pas plus de *Mort à crédit* que de beurre au cul. A vous vacanceux », en guise de formule de politesse<sup>5</sup> –, elle n'outrepasse pas celle entre Darien et Stock qui s'achève, en 1903,

1. Émile Pouget, « Philosophes et chieurs d'encre », *Le Père Peinard*, 1<sup>er</sup> novembre 1896 ; *Le père peinard* (recueil d'articles parus dans le journal du même nom) p. 322-323.

2. CC5, p. 82.

3. Georges Darien, « Une lettre sur l'abstention », *L'Ennemi du peuple*, 16 juillet 1904 ; *L'Ennemi du peuple*, p. 154 et 155-156.

4. Georges Darien, *Les Pharisiens*, p. 21.

5. *Textes et Documents 3 (T et D3)*, p. 84-85.

sur cette menace : « Si vous ne publiez pas mon prochain roman, je vous tuerai<sup>1</sup>. »

Cet excès de langage envers les écrivains, critiques et éditeurs est censé mettre à bas le commerce triangulaire de la culture, tout comme dans *Bagatelles* où Céline ne cesse d'alimenter sa revendication d'autodidactisme par un tir nourri contre les cartels intellectuels. En un certain sens, l'argumentation xénophobe du pamphlet surdétermine ce conflit, en opposant les valeurs issues d'une lignée raciale millénaire et celles issues au contraire de la ligne brisée d'une enfance martyre, en séparant donc les caractères héréditaires de ceux existentiels. Mais, par-delà ce procès en coalition de l'intelligentsia, c'est la question du style qui, dès 1900, subit les ultimes coups de boutoir de ces rebelles amateurs.

## 2. Le culte de l'émotion, une tentation préfasciste ?

Quand Pouget parle de « châtrés », il vise « ces saloperies de bouquins où il y a trente-six mille fantasmagories de raisonnement, à perte de vue, sur des pointes d'aiguilles, ces sacrés flambeaux de philosophards<sup>2</sup> ». De même, Céline parle « d'émasculés » et traite Montaigne de « semeur d'arabesques » ou Racine « d'emberlificoté tremblotant » et de « farfouilleux pâmoisant<sup>3</sup> ». Fidèles à leur « malicieuse reprise individuelle » des savoirs, ils partent du même primat de « l'émotion » sur « l'intellect ». On a souvent vu dans ce culte de « l'émotion » la marque d'un préjugé irrationaliste, sinon l'indice d'une tentation « préfasciste » qu'Ariane Chebel d'Appollonia définit ainsi à propos de Barrès : « ...son anti-intellectualisme se traduit par un éloge de l'instinct et de l'inconscient. Contre la dialectique stérile, elle fait appel à la spontanéité des sentiments<sup>4</sup>. » A ses yeux, « l'élan vital » et le « biologisme » de Barrès annoncent la remise en cause des principes de 1789 et la substitution d'une idéologie de la « violence » à l'univers contrac-

1. Lettre de Darien à Stock, 27 août 1903 (collection privée, Michel Dixmier).

2. *Le père peinard*, p. 320.

3. *BM*, p. 219.

4. Ariane Chebel d'Appollonia, *L'Extrême Droite en France*, p. 36-37.

tuels de la « Raison ». Dans *Ni droite ni gauche*, Zeev Sternhell conclut : « Au rationalisme, à l'esprit critique et à ses produits, les révoltés de la fin du siècle opposent le sentiment intuitif, l'émotion, l'enthousiasme, la spontanéité irréfléchie surgie des profondeurs de l'inconscient populaire<sup>1</sup>. » A ses yeux, ces révoltés-là, ennemis forcenés de toute culture hors celle de la violence, sont les pères spirituels de l'intolérance nazie. Doit-on accepter pareil raccourci historique ? Peut-être pas. Que la « spontanéité » bergsonnienne ou « l'inconscient » barrésien aient pu s'intégrer par la suite au lexique type du fascisme ne fait aucun doute, mais que, sous le coup d'une lecture hâtive, on assimile toute expression vitaliste de la révolte à un laboratoire idéologique d'extrême droite nous semble excessif, sinon sophistique. Entre les années 1880 et la Belle Époque, Barrès, pour ne citer que son cas emblématique, est passé d'un égotisme instinctif anarchisant à une réévaluation de l'inconscient au sein du culte nationaliste de la Terre et des Morts. Ce faisant, il a changé la teneur de son « élan vital » qui hantait toutes les tentations littéraires fin de siècle : le romantisme résiduel, le dandysme wildien, le polémisme libertaire, l'élitisme droitier d'un Hugues Rebell, etc. Il serait prématuré de sonder dans ces croisés irréductibles d'une époque un dénominateur commun préfasciste.

L'anti-intellectualisme des années 1900 est par nature hétéroclite. Il se nourrit des résidus de l'esprit « décadent », de la crise des genres littéraires propices aux avant-gardes iconoclastes, du succès populaire des arts mineurs de l'argot et enfin d'une contre-culture « antiparlementaire » issue des deux extrêmes, nationaliste et syndicaliste révolutionnaire. Si Céline doit beaucoup à cette effervescence satirique, ce n'est pas en elle qu'on doit chercher l'indice d'un fascisme embryonnaire. Le primat de « l'émotion » ne constitue qu'un *lieu commun transpolitique* daté. C'est pourquoi nous avons fait émerger au sein de cet hallali anti-intellectuel une figure alternative, celle de l'autodidacte, qui n'est pas l'envers de l'Intellectuel, mais qui présage d'une réarticulation originale du savoir et de l'individu.

« Je n'ai pas d'opinions. Il n'y a pas d'opinions. L'eau n'a pas

1. Zeev Sternhell, *Ni droite ni gauche*, p. 70.

d'opinions », tranche Céline en 1933<sup>1</sup>. « Anarchiste suis, été, demeure, et me fous bien des opinions !... », reprécise-t-il dans *Nord*<sup>2</sup>. C'est bien en termes « d'opinions » que la question se pose pour lui, comme elle s'était déjà posée pour les polémistes de la Belle Époque<sup>3</sup>. D'un côté, l'intellectuel produit des « opinions », ou plutôt reproduit des « idées reçues », et recycle ainsi la coquille vide d'une culture mimétique. De l'autre, l'autodidacte filtre les apriorismes du savoir avant de se les approprier. Ainsi, la face cachée de la négativité anti-intellectualiste célinienne réside-t-elle dans une positivité méconnue, celle de l'autodidaxie créatrice.

Si l'on voit ici poindre une figure neuve sur les décombres d'une autre, dès l'ouverture de *Voyage*, Céline s'empresse de remettre en lumière la part de solidarité clandestine qui unit l'autodidacte et l'Intellectuel. Bardamu, étrange « anarchiste » qui, par sa « prière vengeresse et sociale », rappelle la verve du *Père Peinard*, rejoint aussi le pôle parodique et conformiste de l'Intellectuel, en avouant son désir de se montrer « tout ce qu'il y a d'avancée dans les opinions<sup>4</sup> ». De même, Princhar, ridiculisant la « fiction drapeautique », prônant la « reprise individuelle » et composant sa harangue selon une ligne de pensée éclectique et hétérodoxe, troque finalement son statut d'autodidacte contre celui de pur « cabotin » : « ...il avait le vice des intellectuels, il était futile<sup>5</sup>. » On multiplierait aisé-

1. CC5, p. 154.

2. *N*, p. 395. On retrouve cette métaphore célinienne sous la plume d'Élie Faure : « C'est avec sérénité que je le vois mourir, car Zola ne peut pas mourir. C'est une force élémentaire, comme l'eau » ; « c'était simplement une force élémentaire, comme le mouvement des astres et des eaux » (correspondance d'Élie Faure, octobre 1902, *Œuvres complètes*, t. III, p. 968).

3. Dans le sillage du *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert, Léon Bloy publie en 1901 *Exégèse des lieux communs*, qu'il augmente d'un second recueil en 1913. Il y dévoile la « configuration du savantasse » et y campe pour « l'éternité » la « sottise » du « bourgeois » (p. 18). Dans *La Culture des idées*, publié en 1909, Remy de Gourmont consacre un chapitre, « La dissociation des idées », à une généalogie critique du « lieu commun ». Dans *Fil-de-Fer*, Jehan Rictus consacre un chapitre à la « nourriture intellectuelle » de son enfance, aux « lambeaux de savoir » et « locutions toutes faites » qui font de la pensée bourgeoise « un Évangile à l'usage des hydrocéphales » (p. 56-59).

4. *V*, p. 8.

5. *V*, p. 69-70 et 71.

ment les exemples de ces mûes paradoxales. Tous les discours que Céline isole en dissertations miniatures demeurent à cheval sur deux registres : celui des savoirs hybrides, vagabonds, mineurs, et celui des idées toutes faites. Il ne s'agit pas de simples vases communicants, mais d'un vrai *passage à la limite*. Toute pensée libre qui cherche à fuir l'emprise de la *doxa* possède en elle le risque de passer pour une opinion, c'est-à-dire l'expression conforme d'un savoir qui ne passe plus par soi.

En mettant en péril chaque oralité non conforme au sein d'une pose factice, en faisant de chaque confession autodidacte un possible aveu convenu, Céline voue le langage entier à une malédiction de « l'opinion », comme si sa matière avait trop longtemps souffert des médiations socioculturelles dominantes. C'est à la consubstantialité de la langue et de l'opinion – chaque pensée banalisée par un discours type, chaque idéologie organisant sa syntaxe propre – que l'autodidacte mythique s'affronte chez Céline. Le comble de cette oscillation apparaît évidemment dans *Bagatelles* où la critique de l'Intellectuel s'insère dans une rumination antisémite mettant en scène une des « idées reçues » les plus platement conformistes de ce siècle. Mais ce revirement des convictions était déjà compris dans la mascarade anarchiste « du tac au tac » de Bardamu face au Arthur Ganate, dans ses faux-semblants patriotiques face au capitaine Frémison, dans le monologue de Princharde aussi qui ne faisait « qu'essayer un truc », dans chacune de ces ritournelles inconstantes. Le Céline antisémite des pamphlets, en n'échappant pas au destin de sa propre parole – une suite d'opinions sous prétexte de polémisme –, affirme sa profonde communion avec les destins idéologiques de tout discours. Comme le « cabotin » Princharde, Céline a « disparu », et « c'est mieux qu'il soit disparu<sup>1</sup> », immergé dans les politiques « en suspens » du langage lui-même, partageant ses plus extrêmes malédictions.

1. V, p. 71.

### 3. Les lieux communs du polémiste amateur et de l'intellectuel

Les brûlots céliniens servent de révélateur à cette crise du discours : ils font passer toutes les opinions par la solitude d'une parole radicale, tout en inscrivant cette parole réactive dans un nouvel horizon idéologique. Chez Céline, le pamphlétaire est un passeur de mots d'ordre et de désordre, au milieu du gué, à la fois incarnation virtuellement politique du penseur amateur et individuation transpolitique de l'idéologue. Mais cette ambivalence originelle ne doit pas masquer la part d'autodidaxie subversive du polémisme, celle que Vallès assumait de façon exemplaire, dès 1860, en faisant alterner dans les colonnes du *Figaro* ses portraits de « réfractaires » ou « d'irréguliers », et ses « Lettres de Junius » où il « raconte comment on devient pamphlétaire<sup>1</sup> ». Comme le montre Roger Bellet, on ne peut séparer, chez lui, le goût pour le style de combat du goût affiché pour les « échappés des écoles de droit, de médecine, sans grade ni brevet, ni diplôme, professeurs sans toge [...] ces fous tranquilles, les savants chercheurs et tous les 'inquiets' qui ont soif seulement de bruit et d'émotions<sup>2</sup> ». Fidèles à la synthèse vallésienne, le polémiste et l'autodidacte des années 1900 poursuivent l'expérience de cette alchimie commune : artisan dans l'âme, le pamphlétaire développe son savoir-convaincre sans se soucier des grandes entreprises de propagande standard ; vagabond d'esprit, il parcourt le champ des opinions selon sa ligne de fuite existentielle ; bâtard intellectuel, il transgresse les registres du discours engagé par l'excès « ordurier » et ses modalités argotiques. Il apporte au politique des agencements libres, brouillant les normes idéologiques préétablies. Il agit sur le domaine des opinions comme l'autodidacte sur celui du savoir académique, en

1. Jules Vallès, « La casaque blanche », *Le Figaro*, 7 novembre 1861.

2. Roger Bellet, *Jules Vallès. Journalisme et révolution*, p. 54. Voir aussi « Les réfractaires de la ville, condamnés à l'écriture » (p. 52-58) et « La Lettre à Junius ou Comment on devient pamphlétaire » (p. 61-64).

le soumettant aux éclectismes, disproportions et dissonances qui lui sont propres. Dans *Les Pharisiens*, où Darien esquisse son autoportrait en polémiste, on retrouvera la plupart des caractéristiques de cette autodidaxie de combat :

Vendredieu était un rudimentaire. C'était une sorte de Barbare intolérant et immiséricordieux. Il avait été très malheureux [...] et, de la compulsion de ses souvenirs douloureux, il était entré dans une grande haine des tortionnaires et un grand dégoût des torturés [...]. C'était, avant tout, pour employer l'expression de Hobbes, « un animal de combat ». Il suivait simplement ses instincts qu'il croyait au fond ni bons, ni mauvais, mais mal pondérés, il les suivait malgré tout et jusqu'au bout, dussent-ils l'entraîner d'un extrême à l'autre. Par exemple, il éprouvait de très bonne foi pour le principe d'Autorité une haine violente et un amour sans borne ; il devait mourir au hasard dans la peau d'un révolutionnaire à tous crins ou dans celle d'un réactionnaire enragé. Les démentis qu'il pouvait se donner à lui-même lui paraissaient sans la moindre importance. Il était arrivé à se débarrasser complètement d'une foule d'idées gênantes [...] D'ordinaire, il n'était même pas misanthrope. Il s'en foutait<sup>1</sup>.

A faire l'économie des formes du pamphlet et des savoirs autodidactiques, on aboutit trop souvent à une typologie sommaire des pamphlétaires de l'après-Commune : « De la mort de Vallès, de 1885 à la Seconde Guerre mondiale, les grands polémistes sont à droite : Drumont, Barrès, Daudet, Maurras », affirme Pierre Dominique<sup>2</sup>. Ce jugement lapidaire n'est pas sans arrière-pensée. En effet, du retour d'exil des communards à la Grande Guerre, l'effervescence polémique d'ultra-gauche fut considérable. Et si les brûlots libertaires de Zo d'Axa, Libertad, Darien, Pouget, Le Rétif, etc., n'ont pas connu la postérité de ceux des sympathisants d'Action française, il ne faut pas en chercher la raison ailleurs que dans l'autocensure idéologique qu'a créée la catastrophe de 14-18. Pour éviter ces confusions rétrospectives, il serait plus juste de voir en ces plumes de combat atypiques des *autodidactes de la subversion*, ayant installé au cœur du politique un atelier d'amateur pour bricoler un engagement « sans maître », fait de ses contradictions singulières.

1. Georges Darien, *Les Pharisiens*, p. 147-148.

2. Pierre Dominique, *Les Polémistes français*, p. 283.

Revenons à l'autre versant de l'ambivalence célinienne. Quels rapports entretiennent le pamphlétaire amateur et son *alter ego*, l'idéologue professionnel ? Avant de répondre, ouvrons une brève parenthèse historique. L'âge d'or du polémisme fin-de-siècle s'accompagne d'une soudaine valorisation du rôle de maître à penser attribué à l'intellectuel. Les deux phénomènes, quoique distincts, sont parallèles. C'est, en effet, au milieu des années 1890, au moment de l'affaire Dreyfus, que certains, à tort ou à raison, voient poindre cette nouvelle figure éthique de « l'Intellectuel ». On se leurrerait en oubliant que cette naissance coïncide avec un puissant regain pamphlétaire. La concomitance de ces deux versions d'une littérature engagée est troublante. A y regarder de plus près, il s'avère que l'affaire Dreyfus, faisant suite à d'autres scandales retentissants, a moins suscité une parole « engagée » inédite – en substance, la conscience morale de l'Intellectuel – qu'un banal tir croisé de textes polémiques. Zola innove moins qu'il n'y paraît avec son *J'accuse*, il signe une très classique lettre ouverte pamphlétaire. Et, dans son sillage, Drumont, Lazare, Gohier, Bertillon, d'Axa, Séverine, Pouget, Gyp, etc., ne feront, au début, que surenchérir selon des angles d'attaque singuliers, la plupart du temps ni totalement dreyfusiens, ni pleinement antidreyfusards. Sans entrer dans le détail, on notera que l'affaire Dreyfus, contrairement aux idées reçues, naquit d'une mosaïque de traits polémiques, successivement confrontés et agencés selon des logiques politiquement composites<sup>1</sup>. Ce qui va changer la nature hétéroclite de ce vivier pamphlétaire, c'est la *durée* exceptionnelle de l'Affaire, la cristallisation idéologique qui va résulter de ses procès à répétition pendant plus de six ans. A mesure que les débats vont s'éterniser – et sécréter, de fait, une bipartition sommaire de

1. Le cas Séverine est, à cet égard, exemplaire : l'amie de Jules Vallès et collaboratrice du *Cri du Peuple*, éphémère sympathisante du boulangisme, ne se rallia au dreyfusisme que tardivement, après avoir défendu certains des arguments anti-ploutocratiques des calomnieurs de Dreyfus. Durant l'Affaire, elle habitait d'ailleurs dans l'immeuble du siège social de *La Libre Parole* d'Édouard Drumont, avec qui elle entretenait des relations d'amitié suivies. Membre de la « Ligue des Droits de l'Homme », puis de la SFIO, elle adhéra au Parti communiste après le Congrès de Tours, le quitta en 1923 et mourut en 1929.

l'opinion publique —, ils tendront à changer de forme et de fond pour devenir comme les lieux communs d'eux-mêmes. L'intellectuel dreyfusard n'a rien inventé. Il est né d'une lente atténuation du trait polémique. En ce sens, il n'est que l'ultime mutation du pamphlétaire, son successeur parodique, son simulacre policé.

Si, pour Nietzsche, la vérité n'est qu'une ancienne métaphore dont on a oublié la nature poétique, on dira pareillement que l'Intellectuel n'est qu'un ancien polémiste dont les harangues ont fini par se fossiliser en « idées reçues », dont les jugements lapidaires, à l'usure, sont devenus des préjugés, dont le style de combat est passé du côté de la conviction stylisée. L'ouverture de *Voyage* illustre satiriquement cette mutation imperceptible du libelliste en pasticheur des opinions, aussi bien chez le « camarade » Ganate, partisan de la « Race française », que chez l'anarchiste « bouffi » Bardamu. Céline y dévoile, dans son état d'ambivalence la plus extrême, ce moment crucial de la déclaration de guerre d'août 14, où les faisceaux polémiques, par autocensure ou Censure pure et simple, vont devoir se travestir en faux-semblants idéologiques : « Justement la guerre approchait [...]. Cette brève et vivace discussion m'avait fatigué. [...] On était du même avis sur presque tout<sup>1</sup>. » En route pour l'Union sacrée du pamphlétaire et de l'Intellectuel.

Dans son étude sur les « leçons du manuscrit » de ce premier chapitre de *Voyage*, Henri Godard a montré combien les étapes du processus d'écriture célinien tenaient au rapport ambigu, en perpétuelle fluctuation, des énoncés donnés comme polémiques et de ceux réduits à l'état d'opinions déjà acquises. « La distribution primitive des rôles et des traits significatifs » du premier brouillon est d'abord logique : Bardamu, patriote affiché, contrairement à Arthur Ganate, finit par s'engager. La complexification ultérieure, dont Henri Godard a souligné l'importance dans l'ensemble de la maturation poétique célinienne, conduit ici à permuter les indices idéologiques jusqu'à les rendre, dans la version finale, totalement paradoxaux, parfois même inattribuables<sup>2</sup>. Mais, ce travail de

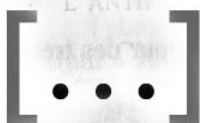
1. V, p. 9.

2. A ce sujet, voir Henri Godard, *Les Manuscrits de Céline et leurs leçons*, p. 35-48.

réagencement polémique contribuant à défaire les articulations discursives normales pour mieux brouiller tout *continuum* politique est à son tour perverti par divers procédés de distanciation qui replacent sa spontanéité apparente dans le cadre d'une parodie idéologique : Bardamu n'est qu'un anarchiste « petit malin », « documenté » qui « récite » son « petit morceau », et Ganate un « carabin » volubile qui pérore « de fil en aiguille ». Entre le brûlot du pamphlétaire et le manifeste de l'Intellectuel : « Des mots, et encore pas beaucoup, même parmi les mots qui sont changés. Deux ou trois, par-ci, par-là, des petits...<sup>1</sup> » Telles sont les deux extrémités des logiques stylistiques de Céline : passer d'un degré zéro de l'opinion à une complexité polémique, avant de faire repasser cette complexité du côté de la litanie des opinions. « Moi, j'avais jamais rien dit » : *Voyage* affronte, dès son *incipit*, une impasse, celle d'une écriture cernée par la *doxa* et cependant en perpétuel décentrage. Si nous parlons, ici, d'impasse, ce n'est pas pour condamner son œuvre, mais pour montrer que son écriture incluait dès le départ le péril d'une oscillation extrême, qu'elle devait passer par sa propre parodie, son simulacre pamphlétaire, comme on passe à ses propres limites.

1. V, p. 8-9 et 7.





## CHAPITRE II

## Archéologie du progrès militarisé 1914-1918

## Héros

Forçats bleus marqués avec des numéros  
Ceux qu'on a rappelés d'entre les morts  
Au pas mécanique des disciplines  
Défilent.

Marcel SAUVAGE, *Cicatrices. Éclairs encore  
des douleurs mortes*, 1915-1920.

La plupart des économistes bourgeois [...] considère la classe ouvrière uniquement, tantôt comme chair à travail, tantôt comme chair à canon. Rendre au travail toute cette chair que le canon n'a pas complètement avariée, voilà tout le problème des mutilés pour le capitalisme féroce.

P. VIGNÉ D'OCTON, *La Grande Pitié  
des Aveugles de guerre*, 1920.

Les chiffres obtenus par les Stakhanovistes n'ont pas du tout le caractère d'un exploit; ils sont le résultat d'une méthode où les fonctions *intellectuelles* d'invention et de contrôle augmentent, mais où les efforts *physiques* n'augmentent pas.

Paul NIZAN, *L'Humanité*, 17 janvier 1936.

Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la civilisation capitaliste. Cette folie est l'amour du travail, la passion moribonde du travail, poussée jusqu'à l'épuisement des forces vitales de l'individu et de sa progéniture.

Paul LAFARGUE, *Le Droit à la paresse*, 1880.

Travail, travail, travail ! Mon Dieu, il faut travailler au baigne !  
Et que faut-il faire en dehors du baigne ?

Georges RIBEMONT-DESSAIGNES,  
« Première Épître aux Directeurs », *Bifur*, mai 1929.

## 4. « Stand de Tir » au sort et décompte statistique

On mesure aussi le chemin parcouru par la guerre technologique à suivre le destin de la « baraque de tir », aperçue à plusieurs reprises par Bardamu, dans *Voyage*. « Boutique [...] pour la rigolade d'abord », ce « Stand des Nations » ne fait que mimer l'agencement du combat avec, parmi ses cibles, un « militaire [...] qu'on avait dû tuer bien des fois<sup>1</sup> ». Mais la « fête » parodique d'une artillerie n'ajustant que des figurines « en zinc » cède bientôt la place au « vieux mystère » d'un théâtre sans « rideaux », béance que va remplir l'apocalypse grandeur nature. Le propriétaire du Stand « tirait peut-être avec les autres », ajoute Céline, repérant une fois de plus, dans ce jeu mis en pratique, la mutation emblématique du Progrès militarisé. Ce simulacre de violence devenu réalité est alors rabattu sur le corps-cible du soldat : « A présent sur moi on tirait, hier, demain<sup>2</sup>. » Après la guerre, Bardamu reverra le « Tir des Nations » à deux reprises : seul, de retour d'Amérique, « dans les allées du parc de Saint-Cloud<sup>3</sup> », et « sorti de la boue [...] presque à neuf », avec Robinson et Madelon<sup>4</sup>. Ces réapparitions ont un caractère explicitement symbolique : « ...on tirait à présent sur des avions. Du Nouveau. Le progrès [...] bien plus de choses à tirer<sup>5</sup>. » Aux yeux de Céline, ce dispositif parodique n'a pris en charge que les innovations de la guerre elle-même, ses « avions », tout comme les « manèges » qui, réactualisés selon les « inventions récentes » des « automobiles », ne font que mimer des « espèces d'accidents<sup>6</sup> ». La « fête » n'arrive à reproduire que « les

1. V, p. 58.

2. V, p. 58.

3. V, p. 311.

4. V, p. 481.

5. V, p. 311.

6. V, p. 311.

secourses épouvantables » du Front. Rien qu'une « rigolade » peut-être ? mais sous les apparences d'une bataille toujours en suspens. Derrière ce « Stand des Nations » apparaît enfin l'ombre satirique et monstrueuse d'une « Société des nations » aux semblables initiales : S. D. N.

Employé intermittent de la SDN durant les années 20, Céline n'a pas oublié le décorum très particulier de la mission Rockefeller à laquelle il collabora dès 1919. Il s'est sans doute inspiré du « wagon anti-tuberculose » de ces œuvres d'hygiène financées par l'allié américain, « wagon » qui proposait « une démonstration cinématographique spécialement adaptée, gaie, comique souvent » selon le témoignage du docteur Alexandre Bruno, ancien directeur adjoint de la Fondation Rockefeller<sup>1</sup>. Céline s'est inspiré aussi de la « Roulotte d'Hygiène », « parcourant la France » avec son « exposition de 42 panneaux ». Et enfin, du « Guignol pour la santé » qui fut « essayé en 1919 » : « Le petit théâtre, du type de celui des Champs-Élysées, avait été construit par le personnel de l'équipe et le scénario sur l'hygiène par M. Henry de Graffigny », « mécanicien dans une des équipes » et *alter ego* du fameux Courtial de *Mort à crédit*. Ajoutons que, dans « plus de trente départements, 67 000 enfants assistèrent aux représentations du Guignol et entendirent ses acteurs miniatures s'entretenir de la tuberculose<sup>2</sup> ». Roulotte, Wagon, Guignol, autant de modèles réduits d'une future SDN, qui usent cependant, pour leur propagande, de mots d'ordre encore empreints d'une rhétorique belliciste : « Pas d'armistice avec la tuberculose », « L'Aigle boche est vaincu, la tuberculose doit l'être aussi », « L'autre péril, la tuberculose », « A l'aurore de la paix, un nuage inquiétant menace la France, c'est la tuberculose, il faut la vaincre<sup>3</sup> ». Battre le rappel de la Santé publique selon les méthodes des sergents recruteurs anglo-saxons, tirer les conséquences de l'armistice à partir d'un pseudo-« Stand de Tir », c'est mettre le Progrès en porte à faux, le réinscrire toujours dans l'inter-

1. Dr Alexandre Bruno, *Contre la tuberculose. La mission américaine Rockefeller en France et l'effort français*, p. 139.2. *Ibid.*, p. 137 et 145.3. *Ibid.*, p. 13. Voir aussi Lion Murard et Patrick Zylberman, « La cité eugénique », *Recherches*, décembre 1977, p. 444-446.

stice d'une entre-deux-guerres. Quand la Paix ne fait que poursuivre la Guerre par d'autres moyens.

Avec les émigrants en quarantaine du port de New York, dans *Voyage*, Céline se focalise sur une autre innovation ambiguë, celle « des additions, et des soustractions, en somme des statistiques ». Là encore, « ce qui constitue bel et bien une technique » dite « compte-puces<sup>1</sup> » tombe sous l'emprise d'une curieuse perversion policière, sinon militarisée. Du pauvre galérien Bardamu qui sait s'épouiller, à « l'agent » affecté au « dénombrement des puces », on est passé d'un instinct corporel de survie à l'élaboration d'un moyen d'identification de masse des corps « parasites ». Ce « facteur de civilisation » digne d'un « pays progressiste » justement<sup>2</sup> rentre à son tour dans un cadre disciplinaire et bureaucratique qui soumet une pratique élémentaire d'hygiène à un dispositif de contrôle. « Dresser les colonnes » du Progrès revient alors à occulter la souffrance individuelle pour ne plus rendre compte que de son « état signalétique<sup>3</sup> ». Le corps envahi de puces ne fait pas pitié, il fait signe. Il inquiète les gardes-frontière d'une Amérique qui, d'une certaine manière, se sent envahie par un imperceptible ennemi intérieur. Compter les puces « à même l'émigrant<sup>4</sup> », c'est bien faire le tri de ce qui est déjà parasitaire en lui. La « mise en boîte des puces » redouble la mise « en quarantaine » des galériens. Leur répartition « par sexe, groupe d'âges, années et saisons... » met en abîme le contrôle statistique des émigrants eux-mêmes. Devenus hommes-puces, écrasés « sous les ongles », comptés à l'aide de « machines électriques », tout comme les infirmes de guerre, ils vont devoir avouer leur « nombre » et leurs « origines » – de « Pologne », de « Crimée », du « Pérou », de « Yougoslavie », etc. Confondre, au pied de la lettre, le corps-parasité et le corps-parasite, c'est rendre à tout homme son identité infiniment douloureuse et rendre ensuite cette douleur abstraite, simple trait distinctif d'un corps-corpus statistique.

Une fois de plus, la satire célienne travaille avec minutie un

1. V, p. 185.

2. V, p. 188.

3. V, p. 189.

4. V, p. 189.

contexte réel, celui de la « parasitologie » qui connut en effet un essor considérable pendant la Grande Guerre. « L'invasion des poux aux Armées en campagne » ou « la question des mouches sur le Front » devinrent vite des problèmes de portée nationale en 14-18, imprégnant là encore le vocabulaire des sciences sanitaires d'une phraséologie belliciste<sup>1</sup>. Céline réactive l'ambivalence de cet impératif patriotique : quand la propagande « insecticide » épouse, terme à terme, les mots d'ordre de la guerre grandeur nature.

On rapprochera, plus judicieusement encore, cette fiction « compte-puces » de l'histoire de l'anthropométrie judiciaire. Son défenseur inlassable, Alphonse Bertillon – fils du directeur de la Statistique à la préfecture de la Seine – tira de quelques rudiments de médecine les bases d'un nouveau procédé de classification des délinquants. Comme l'explique Pierre Darmon dans *Médecins et Assassins à la Belle Époque* : « Bertillon subdivisa d'abord les humains en trois grandes catégories : les grands, les moyens, les petits. Chacune de ces trois catégories était elle-même subdivisée en trois sous-catégories en fonction de la longueur de la tête, sa largeur, la longueur de l'oreille droite, sa largeur, la longueur du pied gauche, du médius gauche, de l'auriculaire gauche, etc. [...] Un fichier était réservé à chaque catégorie et sous-catégorie [...] où il était aisé de repérer un récidiviste à l'identité des onze mesures anatomiques<sup>2</sup>. » En février 1887, Bertillon fut nommé directeur de l'Identification judiciaire. En 1888, il imposa le

1. A ce sujet, voir E. Bonjean, « Lutte contre les rats, les insectes, les parasites par le gaz sulfureux sulfurique », *Revue d'hygiène et de police sanitaire*, 1915, p. 250-268 ; E. Brumpt, « La parasitologie. Ses découvertes et son influence sur les progrès de l'hygiène », *Revue d'hygiène...*, 1920, p. 97-118 ; Médecin-Major Cayrel, « La destruction des rats dans les tranchées », *Annale d'hygiène publique*, juillet 1916, p. 50-63 ; D<sup>r</sup> Jean Legendre, « La question des mouches sur le front », *Revue d'hygiène...*, 1917, p. 55-64 ; \*\*\*, « Préparation de la notice *Garde-toi des insectes parasites*, destinée à l'Armée », *Bulletin de l'Académie médicale*, 7 décembre 1915, p. 675-680 ; \*\*\*, « L'invasion des poux aux Armées en campagne pendant la guerre », *Annale d'hygiène publique*, 1919, II, p. 40-44 ; D<sup>r</sup> H. Mandoul, « La pédiculose et la gale aux armées (1915-1916) », *Revue d'hygiène...*, 1920, p. 156-168 ; É. Roubaud, « Destruction des mouches et désinfection des cadavres dans la zone des combats », *Bulletin de l'Académie des sciences*, 25 mai 1915, p. 692-694.

2. Pierre Darmon, *Médecins et Assassins à la Belle Époque*, p. 119.

principe d'une double photo (face et profil), adjointe à la fiche anthropométrique. On comptait ces fiches par centaines de milliers en 1913, fiches établies suivant le « tableau synoptique des traits physiologiques pour servir à l'étude du portrait parlé<sup>1</sup> ». Un témoignage du chef de la Sûreté, M. Macé, permet de replacer cette nomenclature des morphologies délinquantes dans son atmosphère précélinienne :

L'opération du mensurage rappelle la toilette que l'exécuteur des hautes œuvres fait subir aux condamnés à mort avant l'exécution. Les détenus à mesurer sont amenés devant M. Bertillon et ses aides, les pieds nus, le paletot enlevé, le col de chemise déboutonné et les manches retroussées. Ils sont ensuite, un par un, placés contre un mur, les bras en croix. On leur mesure les pieds, les mains, la tête en tous sens, on leur ouvre les paupières et l'on discute sur la couleur de leurs yeux. [...] Pendant un quart d'heure, le détenu subit sinon une véritable torture, du moins une foule d'attouchements vexatoires<sup>2</sup>.

Dans le cadre de ce bertillonage « à même l'émigrant », les « ongles de l'index et du pouce meurtris<sup>3</sup> » de l'agent statistique Bardamu prennent un caractère symbolique. En effet, dès 1894, un physiologiste anglais, Francis Galton, avait convaincu Scotland Yard de procéder à un marquage systématique des empreintes digitales du pouce et de l'index justement. Cette méthode d'identification « dactyloscopique » sera d'ailleurs adoptée par toutes les polices du monde au cours des années 1910. En France, une variante dite de « tatouage judiciaire » fut aussi proposée, sans succès, par le docteur Icard. Il s'agissait « d'injecter sous la peau du délinquant une certaine quantité de paraffine de manière à déterminer une petite nodosité qui ferait figure de kyste<sup>4</sup> ». Comment ne pas rapprocher ces innovations de l'identité judiciaire de l'expression si ambiguë de Bardamu : « Tout ce qui voyage de furtif et de piqueur sur l'humanité en déroute me passait par les ongles<sup>5</sup> » ?

1. Alphonse Bertillon, « Anthropométrie judiciaire », *Le Monde et la Science*, 1913, p. 812.

2. Gustave Macé, *La Police parisienne*, p. 378.

3. *V*, p. 189.

4. Pierre Darmon, *Médecins et Assassins à la Belle Époque*, p. 229 et 227.

5. *V*, p. 190.

Les progrès de cet « état signalétique » des criminels, à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, se nourrissent aussi des préjugés racialisés du scientisme anthropo-sociologique cher à Bertillon et à Lombroso. Il s'agissait bien alors de dénombrer ceux que les eugénistes appelaient déjà des « parasites ». Ultime cas de figure précélinien, cette prospection psycho-statistique des hérédités « anti-sociales » connut un succès foudroyant aux États-Unis :

Binet – plus que Galton dans sa soif statistique [...] – s'attache à dénombrer, chiffrer, quantifier les faibles d'esprit par « des examens systématiques portant sur de vastes collectivités ». [...] Ces recherches [...] séduisirent si fort l'Amérique des années 1910 qu'avec d'autres instruments de mesure ultérieure [...] elle en reprit les méthodes. Amplifiée par une vaste campagne de mobilisation – tracts, conférences dans les clubs féminins, les milieux d'affaires, les collèges –, la croisade eugénique se déploya sur l'ensemble du continent. Tests d'intelligence portant sur les populations scolaires, « surveys » des petites villes, collation d'un million de fiches (par fiche, il faut entendre un « dossier biologique, social et héréditaire ») à L'Eugenic Record Office [...] assurèrent un étalonnage des populations<sup>1</sup>.

Du dénombrement imaginaire de l'émigrant-parasite au fichage massif du « criminel-né » dans la terre d'asile américaine, Céline a, là encore, su anticiper sur un possible retournement de la science statistique, sur une de ses tentations les plus secrètes : additionner les hommes pour mieux les diviser, classer pour mieux en déclasser certains. Autrement dit, compter pour décompter.

Ces *procès en double pensée* du Progrès, Céline les instruit en tant que médecin d'abord. Partout où la technique, mise au service d'un système disciplinaire militaire ou policier, prétend ajouter, simplifier, intensifier la vie, c'est le docteur Destouches, plus que le futur écrivain, qui dévoile les effets pervers d'une science combattante sur les troupes soldatesques ou émigrées de l'arrière-front économique. Ainsi, l'antiprogressisme célinien quitte le champ de la pure nostalgie réactionnaire pour mieux anticiper sur

1. Lion Murard et Patrick Zylberman, « La Cité eugénique », *Recherches*, décembre 1977, p. 439. *La Belle France*, p. 270-272.

les symptômes de morbidité des temps modernes. La critique passiste laisse place à une puissance fictionnelle de *diagnostic*. Des « chambres à gaz » aux « électrochocs », des « services de douches » aux « stands de tir », Céline a mis en évidence les dispositifs mêmes de la barbarie de son siècle. Témoin de ce rabattement du Progrès militarisé sur le corps comme champ de bataille, il a déliré vrai : corps gazés, corps « torpillés », corps ciblés, corps parasités, tous ceux-là ont existé. De ce modèle, qui ne veut voir et prévoir dans l'expansion cosmique du Progrès que ses contre-effets microcosmiques, Céline est peut-être resté prisonnier, tenant toujours pour suspecte telle innovation, même pacifiée. Le mutilé de 1915 aurait donc reproduit une image mutilée de ce Progrès. A demi visionnaire, à demi aveuglé par sa vision, il n'aurait jamais décrit que la face cachée d'un monde en révolution. Pourtant, devenu rapporteur à la SDN, Céline a aussi sondé la part maudite de ce Progrès, son noyau productif : chez Ford, dans les ateliers où se fabriquait la modernité de l'après-guerre. Et qui d'autre que lui aurait pensé à faire le lien entre la grande chaîne des ouvriers de Detroit et le « Gd Guignol » des paralysés et asphyxiés de 14-18 ? Des « morticoles » de la médecine militaire à l'hygiène laborieuse du fordisme. D'un théâtre de la cruauté à son usine standard. D'un dispositif l'autre.

le malade-travailleur suivant les lois du « ... » à

... dans « les assurances sociales et

... meurt

dar

... assurances

... meurt

... meurt

... dans « les assurances sociales et

... meurt

... meurt

dar

... assurances

... meurt

... meurt

... dans « les assurances sociales et

... meurt

... meurt

dar

... assurances

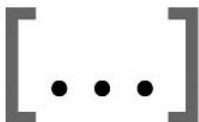
... meurt

... meurt

... dans « les assurances sociales et

... meurt

... meurt



TROISIÈME PARTIE  
HORS L'HONNEUR  
HORS LE SERVAGE  
HORS LA FOULE

Trois révolutions célestiennes  
du messianisme prolétarien

## CHAPITRE I

### Du néant de l'humaine nature à l'objection des consciences

Les animaux ne peuvent pas dire que l'homme est bon pour eux, tant qu'ils n'y auront pas goûté.

Lucien DESCAVES  
*Ronge-Maille vainqueur, 1917 (censuré).*

Ma prétendue maladie m'épargne un terrible combat de conscience : elle me dispense d'héroïsme et de lâcheté. Sans elle, consentirais-je à la folie universelle de tuer ? ou affronterais-je la nécessité de me faire fusiller par les plus déterminés de nos fous ? Martyr ou bourreau, j'aime autant ne pas avoir à me poser l'alternative.

Han RYNER, *L'Autodidacte, 1926.*

Plaie du pouce gauche, avec ablation de la première phalange, lambeaux éclatés ; prétend causés par éclatement de cartouches qu'il tenait à la main ; la limitation des lésions à l'extrémité du pouce écarte cette hypothèse. Ce soldat doit être considéré mutilé volontaire.

Médecin-major Cathois,  
certificat du 11 décembre 1914.  
R.- G. RÉAU, *Les Crimes  
des conseils de guerre, 1925.*

#### 1. LES GÉNÉALOGIES DE LA MORALE

##### *1. De quelques maximes jansénistes*

« Je me suis lancé dans une définition de son caractère à Robinson, mais je me suis aperçu tout de suite que je ne connaissais guère Robinson sauf par quelques grossières évidences de son

tempérament [...] De nos jours, faire le 'La Bruyère' c'est pas commode<sup>1</sup>. » L'aveu de Bardamu résonne comme un art poétique secret de *Voyage*. De fait, le premier livre de Céline, s'il emprunte sa trame itinérante au genre picaresque, s'il pousse hors ses limites le décor réaliste du naturalisme social, reprend aussi à son compte l'héritage de l'esprit janséniste. Certains tableaux de mœurs font penser aux incisifs portraits de « caractère » de La Bruyère. Mais c'est surtout à la « concision rapide » et à la « couleur absolue<sup>2</sup> » du style des moralistes français du XVII<sup>e</sup> siècle que Céline fait référence, à cet art méticuleux de la maxime qu'il partage avec La Rochefoucauld : « Courage pour soi seul » ; « s'amuser avec sa mort tout pendant qu'il la fabrique, ça c'est tout l'homme » ; « On est temporaire, c'est un fait » ; « la vie, c'est une question de cœur<sup>3</sup> ». La poésie inédite qui se dégage de *Voyage* tient à ce curieux pêle-mêle langagier qui fait cohabiter les barbarismes de la syntaxe populaire ou argotique et ce retour aux sources rhétoriques de la maxime. L'effet d'oralité produit par l'œuvre célienne trouve son contrepoint classiciste dans ce martèlement continu des sentences tombant lapidairement au terme d'un paragraphe ou d'un dialogue et encadrant ainsi les ouvertures et clôtures du texte. Mais l'emprise néo-janséniste de cette scansion morale n'a pas qu'un rôle poétique, elle influe aussi sur les conceptions politico-sociales de Céline.

Dès ses premières lettres d'Afrique, le réformé Destouches affiche un goût prononcé pour les aphorismes moraux. Il cite Montluc, le prince de Ligne et surtout Pascal. L'autodidacte, perdu dans la brousse inhospitalière du Cameroun, se plaît pourtant à égrener quelques sentences sur « l'inconstance » ou le « roseau pensant » qu'est l'homme<sup>4</sup>. Disséminée dans cette curieuse correspondance de jeunesse, la source culturelle et rhétorique du pessimisme célien transparaît clairement. Mais l'enjeu idéologique de cet ancrage pascalien prend soudain un relief inattendu, dans *Voyage*, au cours de la visite impromptue chez Lola, à New York. L'atmosphère ana-

1. V, p. 396-397.

2. CC2, p. 149, et CC6, p. 143.

3. V, p. 512, 521, 527 et 556.

4. CC4, p. 77 et 138.

chronique et courtisane de ces retrouvailles manquées dévoile un héros écartelé – selon un scénario moral digne du XVII<sup>e</sup> siècle –, entre la perte de son « amour-propre » et la futilité « ingrate » et « égoïste » de l'amour perdu<sup>1</sup>. C'est au milieu de cette « trame du temps humain », entre « artifice » et « paresse », que la parvenue Lola et ses « quatre visiteuses » entendent « confesser » le pauvre émigrant affamé qu'est devenu Bardamu, comme un « petit Jean-Jacques devant elles<sup>2</sup> ». De la critique des déguisements vertueux de « l'amour-propre » à la figure ironique du « bon sauvage » chère à Rousseau, Céline mesure l'écart polémique de ce grand débat sur la « nature humaine » qui opposa l'ancien jansénisme à la nouvelle philosophie des Lumières. « Jean-Jacques » est ici pris dans les « combinaisons infinies » d'un monde voué à l'intrigue perpétuelle, perdu dans un système de « vanités », il incarne l'ultime leurre des impostures de la vertu.

En livrant le « Persan » paludéen Bardamu aux imaginations bourgeoises des jeunes Américaines, Céline révoque la base même de la pensée progressiste du siècle des Lumières – « l'homme est né bon », en substance –, pour reprendre à son compte le système de pensée élaboré au cours du siècle précédent qui veut que l'homme ne soit mû que par le double ressort de l'intérêt et de la vanité, qui voit dans la gloire artificieuse du héros une autre façon de se duper soi-même. Rabaisser l'homme face à son néant originel, telle est la fin dernière du pessimisme de l'âge classique, soudain passé de l'autre côté du miroir des « fausses vertus ». Ne reste plus alors au jansénisme célien qu'une ultime tentation, une sorte de fuite en avant érémitique : la réclusion volontaire de l'anachorète dans sa « retraite » où il peut enfin « chercher une punition pour l'égoïsme universel<sup>3</sup> ».

## 2. Mea culpa pour un *distinguo nietzschéen*

Un demi-siècle avant Céline, Nietzsche avait déjà redécouvert ces moralistes français et fait l'éloge, toute arrière-pensée théolo-

1. V, p. 212.

2. V, p. 214.

3. V, p. 378.

gique mise à part, de leur « art d'aiguiser des maximes » pour « nier que les motifs éthiques que prétextent les hommes les aient vraiment poussés à leurs actes<sup>1</sup> ». Mais au-delà de ce procès en duplicité de la nature humaine, aux arrière-pensées chrétiennes, Nietzsche posait les bases d'une autre « généalogie de la morale », fondée historiquement sur une distinction d'essence entre la « morale des maîtres » et celle « des esclaves ». A partir de *Mea culpa*, il semble que Céline entame sa propre réévaluation de la « morale » sur ces bases nietzschéennes. Le bref pamphlet de 1936 commence par traquer en l'humaine nature « ses vices – la vanité, l'ambition, la guerre, la Mort en un mot » – et finit par mettre sur le même plan la grande masse des hommes également « venimeux, crapules, imbuables », « fous d'orgueil », « prétentieux », « fainéants d'âme », « vains », tous animés par la « fatuité creuse » et de « fausses valeurs<sup>2</sup> ». Une question se pose alors. A quelle occasion Céline se prête-t-il à cette quintessence pessimiste, cette rage antirousseauiste qui assimile tout individu à une simple « merde de naissance<sup>3</sup> » ? A l'occasion d'un virulent réquisitoire contre l'URSS, la patrie autoproclamée du communisme, au sein de laquelle il voit s'accuser tous les symptômes d'une « morale des esclaves » moderne.

Si les attaques de *Mea culpa* visent toujours la « nature humaine » en général, elles se focalisent cependant sur un cas d'espèce plus restreint : la revanche d'amour-propre des « larbins », des « damnés » et du « tout petit<sup>4</sup> ». L'ensemble du texte ne fait que passer à la limite ce prétexte-là. Autrement dit, Céline réinscrit sa critique néo-janséniste des vanités collectives au sein d'un périmètre social précis : celui du prolétariat en pleine révolution. « La révolte des esclaves dans la morale commence lorsque le *ressentiment* devient lui-même *créateur* et produit des valeurs : le *ressenti-*

1. Friedrich Nietzsche, *Humain trop humain*, « 35. Avantages de l'observation psychologique » (1876), dans *Œuvres philosophiques*, t. III, p. 50 ; Friedrich Nietzsche, *Aurore*, « 103. Il y a deux façons de nier la moralité » (1881), dans *ibid.*, t. IV, p. 82.

2. *Mea culpa* (*Mea*), dans *Cahiers Céline* 7, p. 37-39.

3. *Mea*, p. 37.

4. *Mea*, p. 33-34.

ment de tels êtres à qui la véritable réaction est interdite et qui n'y trouvent de compensation que dans une vengeance imaginaire », précise Nietzsche dans *Contribution à la généalogie de la morale*<sup>1</sup>. *Mea culpa* fournit la réplique exacte de ce scénario philosophique. Il illustre ce moment crucial où « Popu » se « redresse<sup>2</sup> », se pare des caractères propres au ressentiment pour mieux dévoiler son essence purement réactive. Ainsi, « l'orgueil » devient-il un « bas orgueil négatif » et, détournée de ses fins, la volonté de puissance devient-elle, aux mains des « Prolovitchs », une « rage dominante<sup>3</sup> ». L'esclave « libre », pour Nietzsche comme pour Céline, ne peut créer qu'un monde utilitariste, fondé sur un « égoïsme rageur, fielleux », au service d'une « classe plus sournoisement tyrannique<sup>4</sup> ». La nouvelle société qu'il engendre, après sa « bonne revanche », est à l'image de « tous les vilains instincts de cinquante siècles de servitude<sup>5</sup> ». Cette longue intériorisation des « instincts serviles » qui imprègnent encore la pensée du « peuple »-« Roi » joue très exactement le rôle de la « mauvaise conscience » chez Nietzsche : c'est la seconde étape psychologique de la morale des « damnés ». Au terme de ce renversement des valeurs, l'idée du bien et du mal est enfin remplacée par une simple dialectique du « bon » et du « méchant ». L'équation finale de *Mea culpa* décrit cet ultime processus : celui qui est « la grande victime de l'histoire », « l'Exploité », se fait passer pour un « ange<sup>6</sup> », tandis que le « privilégié » est systématiquement diabolisé. « C'est ça le préjugé, le grand, le bien établi », « l'imposture », écrit Céline<sup>7</sup>, cette « conjuration des souffrants » qui se « représentent », selon Nietzsche, comme les détenteurs de la justice, qui fondent leur morale sur la bonté *a priori* des faibles.

*Mea culpa* est une descente aux Enfers du nihilisme moderne, de ce moment où la « mauvaise conscience » jette sa « suspicion »

1. Friedrich Nietzsche, *Contribution à la généalogie de la morale*, p. 141-142.

2. *Mea*, p. 30.

3. *Mea*, p. 39.

4. *Mea*, p. 35 et 32.

5. *Mea*, p. 34.

6. *Mea*, p. 34.

7. *Mea*, p. 30.



dans les cœurs, et où Céline voit « le monde entier tourner critique, donc effroyablement médiocre. Critique collective, torve, larbine, bouchée, esclave absolue<sup>1</sup> ». Plus qu'une simple satire moraliste de l'Homme qui « crève [...] par son amour-propre<sup>2</sup> », ce pamphlet est d'abord hanté par l'image du « Prolo » « émancipé » qui crève de ressentiment. Il manque pourtant à cette parenté nietzschéenne un élément moteur. Si Céline révoque le système de valeurs réactivé par les « serfs », il n'invoque pas pour autant d'autres morales salutaires. La pièce maîtresse de l'édifice théorique du philosophe allemand fait ici défaut, cette « morale des maîtres » immémoriale, dépréciée et enviée à la fois, combattue et pervertie à d'autres fins, par les « esclaves » coalisés. Aucun aristocratie idéal ne vient prendre la relève. La violence polémique du texte tourne autour de cette lacune originelle. Faute de déboucher jamais sur ce modèle possible de « maîtrise primitive », où l'humaine nature déploierait en quelques individualités la positivité de sa volonté primordiale, la critique célinienne mène à l'impasse d'une généalogie du ressentiment sans issue où seul le simulacre réactif du « Prolo » se duplique à l'infini.

Du noyau irradiant des « artistes inconscients » que sont les « maîtres primitifs » nietzschéens<sup>3</sup>, Céline n'a gardé qu'un simple *refoulé dionysiaque*. Si sa généalogie de la morale emprunte au philosophe allemand un certain aristocratie, c'est celui du Satyre des théâtres antiques : « Nietzsche (si surfait) ne se trompait pas : 'je ne croirai à un Dieu que s'il danse' », notait en effet Céline lors de son exil danois<sup>4</sup>. Faute de déceler le cadre originel d'une « danse pour la société entière » en URSS, *Mea culpa* ne révèle qu'un « boiteux à la traîne », un « infirme social [...] qui ne peut pas danser<sup>5</sup> », le spectre désincarné du « dieu dansant » nietzschéen cher à Céline. Tout au long du pamphlet, la parabole de la danse – « Qui ne danse pas/Fait l'aveu tout bas/De quelque disgrâce... » – et l'inclusion de « couplets » qui vous « dansent au cassis<sup>6</sup> », mar-

1. *Mea*, p. 39.

2. *Mea*, p. 37.

3. Friedrich Nietzsche, *Contribution à la généalogie de la morale*, p. 201.

4. Milton Hindus, *Céline, tel que je l'ai vu*, p. 147.

5. *Mea*, p. 35.

6. *Mea*, p. 35 et 31.

quent la présence manquée des maîtres créateurs du penseur d'outre-Rhin, comme autant de dieux bachiques projetés en négatif. Chaque fragment de morale dansante se soumet aux lois du ressentiment : de la chanson *Règlement*, où seule « l'âme de vache » entre « dans la danse », au gai savoir dévoyé des « pontonniers » qui piétinent et n'entonnent plus qu'un « Hymne à l'Abattoir<sup>1</sup> ». Au bout du compte, l'hypothétique mythologie élitiste d'une « existence en musique » finit « râlant, borgne et clocharde<sup>2</sup> », sans s'incarner ailleurs, en farandole jusque dans l'abîme.

Suivant ce *distinguo* – qui ne voit émerger qu'une « morale des esclaves » dans l'Aube Rouge soviétique et qui identifie toute « morale des seigneurs » à une allégorie évanescence de la danse –, nous touchons à la singularité même de la position célinienne. Si, chez Nietzsche, la « généalogie de la morale » n'a jamais eu les ambitions d'un programme de gouvernement, mais d'une quête anthropologique et esthétique, on sait cependant que sa stricte application au champ politique a fourni aux préfascismes de la Belle Époque un prétexte philosophique à certaines dérives nationaliste, despotique et raciste. L'aristocratie barrésien, la révolution spirituelle sorélienne et l'avant-gardisme belliqueux du futurisme ont puisé à cette source en soumettant l'œuvre nietzschéenne à une réinterprétation idéologique : la réfutation du matérialisme prolétarien au profit d'une métaphysique sociale d'essence patriotique, corporatiste ou militaro-techniciste. On a vite fait de rapprocher, sinon de confondre totalement, le parcours célinien avec ces tentations totalitaires. Or, nous venons de voir que si le polémiste de *Mea culpa* héritait en partie des jugements nietzschéens sur l'esprit de servitude, il ne transférait pas pour autant les vertus de la « volonté de puissance » en termes de pur exercice de domination, mais laissait au contraire cette dimension, déjà ambiguë chez Nietzsche, sur le territoire naturel de son ambiguïté : une chorégraphie lacunaire. A l'architecture postnietzschéenne des grands projets autoritaires du xx<sup>e</sup> siècle, Céline emprunte un seul arc-boutant – la critique des contre-valeurs du « damné » soi-disant

1. *Mea*, p. 31.

2. *Mea*, p. 35.

angélique –, mais donne à l'autre arc-boutant l'aspect d'une pure « morale des lignes » rythmique<sup>1</sup>, d'une esthétique idéale de « l'existence en musique ». Ce faisant, il ruine l'ensemble de l'édifice théorique. Même *Bagatelles pour un massacre* répercute ce déséquilibre. Les harangues contre les servilités de la « décadence » moderne, faute de porter aux nues une nouvelle table des valeurs aryennes, n'arrivent à recréer qu'un gai savoir fragile du « ballet-mime », une chorégraphie muette qui seule peut transfigurer le nihilisme contagieux du pamphlet. Ce contrepoint des féeries de *Bagatelles*, qui rejettent le politique dans un hors-champ d'opérette, constitue le vrai garde-fou antiautoritaire, ou par défaut, la pièce manquante des machinations totalitaires du délire raciste célinien.

## 2. UNE TRANSVALUATION HÉROÏQUE IMPOSSIBLE

### 1. Un aristocratism lacunaire

L'historien Zeev Sternhell – spécialiste des ambiguïtés qui firent se rencontrer sur une ligne politique commune, dès les années 1890, certaines figures de proue de l'extrême gauche et certains agitateurs proches de l'Action française – propose une autre explication globale à ces désenclavements idéologiques postnietzschéens. Il s'agirait d'un vaste mouvement de « révisionnisme » qui, en substituant au noyau matérialiste de la pensée socialiste le projet d'une pure « réforme morale », détruirait les fondements socio-économiques de sa visée critique au profit d'un idéalisme abstrait, sujet aux résurgences spiritualistes les plus réactionnaires<sup>2</sup>.

1. En 1908, le nietzschéen libertaire Mécislas Golberg publie un livre d'esthétique sous ce titre : *La Morale des lignes*. En cantonnant la transvaluation des valeurs « aristocratiques » dans le domaine de la critique d'art, le sociologue prône un nietzschéisme débarrassé de ses penchants politiques élitistes et réactionnaires. On rapprochera cette démarche de celle d'un autre nietzschéen libertaire d'avant 14, l'auteur de *l'Histoire de l'art*, Élie Faure.

2. Dans *Ni droite ni gauche*, Zeev Sternhell distingue les différentes versions du « révisionnisme » préfasciste : « Un antimarxisme prolétarien », p. 82-85 ;

Cette nouvelle métaphysique du social axée sur une conception pessimiste de la nature humaine prend un relief particulier chez le théoricien du syndicalisme révolutionnaire Georges Sorel. D'abord marxiste et dreyfusard, Sorel évolue vers l'antidreyfusisme à partir de 1905. Cette dérive l'amène d'abord à réconcilier « éthique » et « lutte de classes<sup>1</sup> », avant de réévaluer le « matérialisme historique » selon une optique explicitement nietzschéenne : « Le socialisme est une question morale, en ce sens qu'il apporte au monde une nouvelle manière de juger tous les actes humains [...] une nouvelle évaluation de toutes les valeurs<sup>2</sup>. » Hanté par l'éternel retour de la « décadence » dans les sociétés humaines, il réinterprète la révolution comme un acte de « délivrance » fondé sur de curieuses « forces historiques » : les « mythes » collectifs, nommés aussi « systèmes d'images motrices », propres à transcender la « métaphysique des mœurs<sup>3</sup> ». A la recherche de la « conscience créatrice » du prolétariat, il voit émerger dans la future « grève générale » les « mythes » actifs de la « nation », de l'« énergie » et de la « tradition ». Son culte de la « violence » débouche ainsi sur une régénération spiritualiste de masse. Au terme de cet itinéraire intellectuel, Sorel esquisse une conversion politique. Il se rapproche, dans les années 10, du Cercle Proudhon, lié à l'aile socialisante du maurrassisme, et des premiers idéologues du fascisme italien. En 1918, il change de cap et fait l'éloge de la révolution bolchevique, comme si sa quête d'une éthique de classe cherchait, au-delà des clivages idéologiques de l'après-guerre, une confirmation pratique à ses théories. Zeev Sternhell a d'ailleurs exhumé d'autres itinéraires similaires. Édouard Berth, cofondateur du Cercle Proudhon, se sert du matérialisme marxiste comme d'un

« La révolution des moralistes », p. 101-125 ; « La philosophie du révisionnisme », p. 164-179.

1. Parmi d'autres, ces deux expressions synthétiques : « Le caractère éthique de la lutte des classes », « L'élaboration morale qui alimente la lutte des classes » (Georges Sorel, « L'éthique du socialisme », *Revue de métaphysique et de morale*, t. VII, mars 1899, p. 286).

2. Georges Sorel, « L'éthique du socialisme », *ibid.*, p. 291.

3. Georges Sorel, *Réflexions sur la violence*, p. 17-24. A ce sujet, voir Zeev Sternhell, *Ni droite ni gauche*, p. 106-115.

finalisme moral où le surhomme prolétarien n'agit plus que par les vertus entremêlées de la « guerre » et du « travail », selon leur « discipline merveilleuse<sup>1</sup> ». Le néo-corporatiste Georges Valois, fondateur du mouvement du « Faisceau » français en 1925, confronte à son tour la loi du « Sang » à celle impure de l'« Or », pour mieux opposer le « triomphe des valeurs héroïques » au moribond « matérialisme bourgeois<sup>2</sup> ».

Cet appel d'air « héroïque », qui voit certains intellectuels d'extrême gauche de la Belle Époque s'engouffrer dans la brèche d'une « révolution des moralistes », est *a priori* de même nature que le vertige critique des *mea culpa* céliniens. Comme chez Céline, on assiste d'abord chez Sorel, entre autres, à un retour néopascalien au pessimisme moral. Puis le primat socio-économique se voit réinterprété sous un angle psycho-éthique : les fléaux de l'exploitation capitaliste ne sont rien comparés à ceux de l'humaine nature, éprise de décadence, mais cependant sensible aux « mythes » rédempteurs. Ici prend fin la perspective commune du sorélisme et du fatalisme célinien, là où le préfascisme de la Belle Époque ne vise plus qu'au culte de l'action et de l'énergie, là où, comme chez Barrès, il s'agit d'honorer un héroïsme national fondé

1. « Pour enrayer les effets de la décadence, il n'est aujourd'hui comme hier qu'une seule solution : la guerre. 'La guerre', dit Berth, 'n'est pas toujours cette œuvre de mort qu'un vain peuple de femmelettes et de femmelins imagine. A la base du tout-puissant effort industriel et commercial, il y a un fait de force, un fait de guerre.' [...] Berth veut détruire 'la puissance de la moyenne, c'est-à-dire de la médiocrité démocratique, bourgeoise et libérale (le mot pour qualifier ce qui est médiocre est, comme on sait et comme l'a dit Nietzsche, le mot libéral)'. La conclusion de Berth est claire : 'Il faut, en effet, que le double mouvement nationaliste et syndicaliste [...] aboutisse à l'éviction du régime de l'or et au triomphe des valeurs héroïques, sur cet ignoble matérialisme bourgeois où l'Europe actuelle étouffe' » (Zeev Sternhell, *Ni droite ni gauche*, p. 122 et 125).

2. Zeev Sternhell, *ibid.*, p. 126-154. Pour finir ce tour d'horizon du préfascisme nietzschéen : « L'influence du philosophe allemand sur les hommes de la 'nouvelle école' a été considérable, tout comme cela a été le cas en ce qui concerne Barrès. Ce n'est donc que très naturel que leurs héritiers dans les années trente aient beaucoup réfléchi sur Nietzsche. Thierry Maulnier écrit un livre sur l'auteur de *La Volonté de puissance*, et à la même époque Drieu La Rochelle exprime sa dette intellectuelle envers le pessimisme de Nietzsche » (Zeev Sternhell, *Ni droite ni gauche*, p. 123).

sur la « Terre et les Morts », là où l'Homme se renouvelle à partir d'une transcendance belliciste et patriotique. Mais revenons un instant sur l'évolution théorique de Barrès. Le premier Barrès, celui des années 1880, développe un égotisme romantique tout entier résumé dans le titre de cet ouvrage de jeunesse : *L'Ennemi des lois*. Cet individualisme originel, qui va le rapprocher de certains anarchistes<sup>1</sup>, s'accompagne d'un éloge appuyé des « instincts » et de « l'inconscient » qui ne présage pas forcément d'une dérive fascisante. Si Barrès fait un pèlerinage wagnérien, en 1886, à Bayreuth, c'est parce qu'il a tiré de Nietzsche la plupart des traits esthétiques de son dandysme révolté, nihiliste et introspectif. Mais ce Barrès-là en appelle un autre qui va renier officiellement ses filiations spirituelles d'outre-Rhin pour mieux, en fait, leur faire subir une insidieuse mutation idéologique. L'ennemi des lois comble alors l'espace vide laissé par sa révolte repentie au moyen d'un lyrisme patriotique « organique » qui transfère les vertus de l'inconscient sur le champ strictement politique d'un instinct national. Le futur chanteur cocardier cherche dans le passé des figures dignes d'illustrer une positivité héroïque renouvelée. Jeanne d'Arc jouera ce rôle : mythe primitif du conservatisme où la transvaluation morale équivaut à un travail d'enracinement historique réactionnaire.

## 2. Tension préfasciste et inertie célinienne

Il est clair que Céline n'intègre pas dans son œuvre l'ultime dimension de ce renouveau éthique. Pur généalogiste du ressentiment social, il n'advient pas au stade « héroïque » de la réincarnation spirituelle du champ politique. On chercherait en vain, dans *Mea culpa*, un programme de substitution au pessimisme latent qui s'y exprime. Ni la discipline, ni l'autorité, ni la race, ni le mythe

1. En 1895, Zo d'Axa et Camille Mauclair – qui se réclamait alors de l'anarchisme individualiste – collaborent au journal de Maurice Barrès, *La Cocarde*. De 1905 à 1910, le trimardeur libertaire Marc Stéphane publie un pamphlet annuel intitulé : *Aphorismes, Boutades et Propos subversifs d'un Ennemi du peuple et des lois*. Il rendait ainsi hommage à ses deux maîtres à penser : Barrès et Ibsen.

prolétarien, ni aucune des ces revalorisations morales du préfascisme, ne permet de renverser la dialectique matérialiste honnie au point de refonder une *innocence du politique*.

Les mots d'ordre du préfascisme de la Belle Époque passent par trois phases : redonner à la « conscience de classe » des mobiles moraux en lieu et place d'une nécessité économique, puis substituer au corps du prolétariat un vitalisme de la nation entière, enfin remplacer la révolution – comme dépassement des antagonismes capitalistes – par la guerre – comme fusion organique du sentiment national. Il s'agit bien ici de changer le ressort qui meut les passions sociales et de donner à ce nouveau ressort patriotique son extension symbolique maximale. Chez Céline l'objectif critique est tout autre. Après avoir redonné à l'échec matérialiste sa profonde résonance éthique, puis étendu cette impasse morale à l'organisme social entier, *Mea culpa* n'invoque aucun symbole de substitution. Si le pamphlet se conclut en effet sur une évocation de « l'Idée » pure, c'est pour la mettre aussitôt en péril au sein du néant belliciste, pour lui prêter une pure potentialité destructrice : « ...que tout le monde en crèvera... [...] le nettoyage par l'Idée...<sup>1</sup> » Si le préfascisme a fait de la parabole du « surhomme » une philosophie politique de la tension, les « hommes nouveaux » du mythe célinien demeurent, eux, des « héros sur place<sup>2</sup> ». Sa quête des mobiles moraux aptes à remplacer le système des vanités sociales s'achève sur une apocalypse immobile, autrement dit sur une philosophie pratique de l'inertie. Là où « l'élan vital » du bergsonisme avait, à son insu, fourni à l'extrême droite du début du siècle les éléments d'une transsubstantiation idéologique, le roman célinien s'inspire plutôt d'un scepticisme de l'inertie créatrice. Loin de statufier Jeanne d'Arc pour organiser la reconquête des vertus seigneuriales, Céline, en vrai moraliste des *résistances passives*, n'inscrit dans ses fictions que des « héros sur place », comme ceux de l'immeuble montmartrois de *Normance*. Si la force semble parfois triompher dans son œuvre, c'est toujours contre elle-même, sans créer une nouvelle table des valeurs, puisqu'il la rabat toujours sur un champ

1. *Mea*, p. 45.

2. *Mea*, p. 45.

d'honneurs sans honneur, un champ de bataille où la physique des corps « héroïques » n'est plus en mesure de distinguer les actions de gloire de leurs réactions honteuses.

Confondre le réquisitoire célinien et son frère ennemi ultra-droitier, c'est sauter une génération cruciale, c'est manquer la leçon historique d'une guerre qui n'eut pas le même sens pour chacun. Pour Barrès – qui vit dans ses *Cahiers* de 14-18 l'apogée d'une œuvre dévouée à la patrie –, la guerre fut comme le lieu de fusion de son rôle littéraire et du corps réunifié de la France. Pour Céline, loin de répondre à une quête spirituelle en mal d'actions de gloire, elle fut le premier terrain d'apprentissage d'un violent pessimisme moral. Ces quatre années d'hécatombe sont venues clore l'itinéraire intellectuel barrésien et lui donner une confirmation politique « sur-humaine », mais, à l'inverse, elles ont provoqué dans l'esprit du jeune démobilisé Destouches une désacralisation radicale du vain héroïsme des « soldats gratuits, héros pour tout le monde » de *Voyage*<sup>1</sup>. A ignorer ce décalage essentiel, on risque de se leurrer. Chez l'un la guerre comble une béance éthique par une positivité jusque-là encore abstraite ; chez l'autre elle déchire prématurément le voile des « fausses vertus » et démontre par l'absurde la vanité de toute résurgence belliciste.

Revenons au désenchantement originel de l'anti-héros de *Voyage*. Lola, pour qui justement « la France demeurait une espèce d'entité chevaleresque », pousse Bardamu à raconter les « courses, avant la guerre<sup>2</sup> ». Cette naïve requête fournit à Céline l'occasion d'un exercice de style parodique. Son récit plagie secrètement le discours type du futurisme des années 10, cette apologie ultramoderniste de la « vitesse » et du « combat » qui vit dans la Grande Guerre une sorte d'accomplissement esthétique. Il y a du Marinetti dans ces « autos bondées [des permissionnaires] [...] qui n'arrêtaient pas de chercher en vitesse des femmes vacantes [...] soulevant plus de poussière encore, pressés, [...] agités, tracassés par l'heure implacable » et dans ces « élégantes... Les coupés étincelants... le Départ... les trompes allègres et volontaires... le saut de

1. *V*, p. 8.

2. *V*, p. 52.

la rivière... [...] la fièvre ondulante des enjeux<sup>1</sup> ». La réévaluation aérodynamique et machinique du mouvement et de la violence, propre au premier *Manifeste futuriste*, s'accompagnera, dès 1919, d'une adhésion enthousiaste au programme corporatiste mussolinien. Or, cet éloge du « Siècle de vitesse » apparaît bien, dans *Voyage*, pour ce qu'il est : une mystification de plus, une simple « description idéale », inventée de bout en bout, une vanité « mondaine » démentie par le « temps perdu » au combat<sup>2</sup>. Si la provocation futuriste incarne à son plus haut point l'esthétique de la tension propre à une « morale des maîtres » revisitée par le politique, on connaît les raisons traumatiques qui empêchent Céline d'en partager les idées maîtresses. « Et l'avenir esthétique aussi ! des guerres qu'on saura plus pourquoi !... [...] et poussière par-dessus le marché !... », ce sont les derniers mots, sans illusion glorieuse, de *Mea culpa*<sup>3</sup>. Quand la poussière n'auréole plus d'aucune grâce surhumaine les bolides futuristes, mais donne à voir une apocalypse « atomique », quand la guerre ne passe plus pour un aboutissement moral « chevaleresque », mais pour un « nettoyage par le vide », il faut chercher ailleurs que dans le fascisme – qu'il soit issu d'une lignée conservatrice droitière ou d'une table rase avant-gardiste – cet « au-delà du bien et du mal » célinien.

### 3. UNE CONTRE-ÉTHIQUE INDIVIDUALISTE

#### 1. La transsubstantiation du « lâche »

##### a. Au-delà du héros et du couard.

L'œuvre célinienne introduit son lecteur en un étrange « musée clinique » des tares collectives où la critique de l'injustice demeure soumise au principe d'une critique plus large : le traitement des types sociaux selon une pure économie des vanités. A force d'éga-

1. V, p. 55-56.

2. V, p. 7 et 56.

3. *Mea*, p. 45.